Rolof. LX.1 (121

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Neuvième Classe :

PHYSIQUE DE LA FEMME.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque volume.

La ſouſcription pour les 24 vol. reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
DE LA FEMME,
CONSIDÉRÉE AU PHYSIQUE ET AU MORAL;

Par M. ROUSSEL.

TOME PREMIER.

NAPOLI

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1788.

BIBLIOTHÈQUE

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

DE LA FEMME,

Conſidérée au Phyſique & au Moral.

ON a vu dans le tableau que j'ai préſenté de la conſtitution phyſique & morale de l'homme, quelle eſt la ſtructure fondamentale de ſes organes, quels ſont les caractères qui les diſtinguent des organes propres aux autres animaux, & le rang que la nature lui a aſſigné dans l'ordre des êtres. J'ai expoſé les réſultats de ſon organiſation matérielle, mo-

difiée par des cauſes accidentelles, telles que le tempérament, le climat, l'âge, le genre de vie, les mœurs, les habitudes & l'éducation. J'ai développé les loix & la marche que ſuit, dans l'homme, le principe d'activité qui l'anime, & montré comment ce principe qui conſtitue ſa vie, déploye ſon énergie dans les fonctions qui tendent à la conſerver, dans les paſſions & affections, qui toutes, quoique par des routes différentes, mènent l'homme au même but, c'eſt-à-dire, à ſa conſervation individuelle & à celle de ſon eſpèce.

L'homme, ainſi que la plupart des autres animaux, ayant en lui les moyens de conſerver ſon indi-

vidu tout le temps que la nature lui a marqué pour ſa durée, n'a pas tous ceux qui lui ſont néceſſaires pour le maintien de ſon eſpèce. Les plantes qui ſe multiplient de bouture, les pucerons qui ſe propagent ſolitairement, & ſans le ſecours d'une union entre deux individus, les limaçons qui ſe reproduiſent par le concours des deux individus ſemblables & du même genre, ſont un ordre d'êtres bien différens de l'homme & de la plupart des autres animaux : car ces derniers ne peuvent ſe propager que par l'union de deux individus qui ſe reſſemblent par le fond de leur organiſation, & qui cependant diffèrent entre eux par des attributs particuliers qui en retra-

çant le type commun de leur eſpèce, ſoient diſtincts néanmoins par les moyens avec leſquels chacun d'eux contribue à la maintenir.

Ainſi l'homme ne pouvant aſſurer ſeul la durée de ſon eſpèce, il a fallu qu'il fût uni à un être qui pût l'aider à ſe reproduire, & cet être, c'eſt la femme. Ils conſtituent conjointement l'eſpèce humaine, elle ne ſauroit réſider, dans chacun d'eux ſéparément; & ils ne ſont que des parties d'un tout qui ne peut exiſter que par leur réunion. La femme devoit avoir avec l'homme tous les traits de conformité que pouvoient comporter les fonctions auxquelles la nature la deſtine; mais elle ne devoit être homme, qu'autant qu'il étoit

néceſſaire, ſans nuire aux qualités particulières qui devoient la diſtinguer. Les attributs communs à l'homme & à la femme appartiennent à l'eſpèce ; ceux qui leur ſont particuliers dérivent des différens moyens que la nature a donnés à chacun d'eux pour la perpétuer, & conſtituent dans chacun un ſexe différent.

Les différences qui forment le ſexe, ne ſe bornent point, comme on pourroit le croire d'après un examen ſuperficiel, à quelques organes particuliers, à quelques traits ſingulièrement remarquables ; mais elles s'étendent par des nuances plus ou moins ſenſibles à toutes les parties du corps ; de ſorte que la femme

n'eſt pas femme ſeulement par un endroit, mais par tous les rapports ſous leſquels elle peut être enviſagée. En effet, le ſexe entraîne après lui une longue chaîne d'effets phyſiques & moraux, qui n'auroient jamais pu avoir lieu, ſi la Nature n'y avoit diſpoſé l'homme & la femme par une organiſation particulière. La femme devoit non-ſeulement être dépoſitaire du premier produit de la conception, ce qui néceſſitoit en elle des organes qui lui fuſſent propres; mais elle devoit par une ſuite prolongée de mouvemens & de fonctions diverſes, de ſentimens & d'actions, donner le jour à un être foible, veiller à ſa conſervation, & aſſurer ſon exiſtence juſques à ce

qu'il fût en état de la ſoutenir lui-même par ſes propres forces ; ce qui ſuppoſe au moins une organiſation flexible, qui fût capable de ſe prêter aux viciſſitudes plus ou moins bruſques auxquelles la femme eſt aſſujettie par ſon ſexe, & d'où puſſent naître ſans effort ces mœurs douces, ces ſentimens délicats, & ces affections auſſi vives que paſſagères qui devoient former ſon caractère.

La femme peut par conſéquent être diſtinguée de l'homme par des différences générales & par des différences particulières. Ces dernières, du moins en partie, ſont trop tranchantes, pour n'être point faciles à appercevoir en tout temps. Les autres dont je vais maintenant m'oc-

cuper, ne ſont pas toujours également remarquables. Il eſt un temps même où elles ſont nulles à nos yeux. L'homme & la femme, dans les premières années de la vie, ne paroiſſent point au premier aſpect différer l'un de l'autre; ils ont à peu près le même air, la même délicateſſe d'organes, la même allure, le même ſon de voix. Aſſujettis aux mêmes fonctions & aux mêmes beſoins, ſouvent confondus dans les mêmes jeux dont on amuſe leur enfance, ils n'excitent dans l'ame du ſpectateur qui les contemple avec plaiſir, aucun ſentiment particulier qui les diſtingue; ils ne lui paroiſſent tous les deux recommandables que par ce tendre intérêt qu'excite tou-

jours en nous la vue de l'innocence jointe à la foibleſſe. Indifférent & iſolé, chacun d'eux ne vit encore que pour lui-même; leur exiſtence purement individuelle & abſolue, ne laiſſe encore appercevoir aucun des rapports qui doivent dans la ſuite établir entre eux une dépendance mutuelle.

Cependant, cet état équivoque ne ſubſiſte pas long-temps, l'homme prend bientôt des traits & un caractère qui annoncent ſa deſtination; ſes membres perdent cette molleſſe & ces formes douces qui lui étoient communes avec la femme; les muſcles, ces principaux inſtrumens de la force animale, font diſparoître, ou rendent plus denſe par leurs con-

tractions réitérées, ſuite d'un exercice plus ſoutenu & plus violent, le tiſſu muqueux qui rempliſſoit leurs interſtices (*), & leur donnoit de la rondeur ; ils acquièrent par là plus de ſaillie, & tendent à donner aux membres de l'homme des formes plus rudes & plus prononcées. Ce n'eſt plus bientôt le même individu ; la teinte rembrunie de ſon viſage, & ſa voix, devenue plus grave & plus forte, annoncent en lui un ſurcroît de vigueur néceſſaire au rôle qu'il va jouer. La timidité de l'enfance a fait place à un inſtinct qui le porte

(*) On peut voir ce qui a été dit ſur la ſubſtance cellulaire ou muqueuſe dans la Phyſique de l'Homme.

Digitized by Google

à braver les périls ; il ne craint rien, parce qu'un ſang bouillant, qui s'agite dans ſes vaiſſeaux, & qui cherche à franchir les digues qui le retiennent, lui fait croire qu'il peut beaucoup (*). Sa taille haute, ſa démarche fière, ſes mouvemens ſouples & aſſurés, ſes nouveaux goûts, ſes nouvelles idées, enfin tout retrace en lui l'image de la force, & porte l'empreinte du ſexe qui doit aſſervir & protéger l'autre.

La femme en avançant vers la

(*) On a déja fait voir dans le Traité de l'Homme, que chaque âge a ſes affections particulières, & que celles qui caractériſent la jeuneſſe ſont des hémorrhagies quelquefois exceſſives du nez & de la poitrine.

puberté, s'éloigne moins ſenſiblement que l'homme de ſa conſtitution primitive. Délicate & tendre, elle conſerve toujours quelque choſe du tempérament propre aux enfans. La texture de ſes organes ne perd pas toute ſa molleſſe originelle. Le développement que l'âge opère dans toutes les parties de ſon corps, ne parvient jamais à leur donner le même degré de conſiſtance qu'elles acquièrent dans l'homme. Cependant à meſure que les traits de la femme ſe fixent, on apperçoit dans ſa taille, dans ſa forme & dans ſes proportions, des différences dont les unes n'exiſtoient point auparavant, & les autres n'étoient point ſenſibles. Quoiqu'elle parte du même point que

l'homme, elle ſe développe néanmoins d'une manière qui lui eſt propre, & elle parvient plutôt que lui au dernier période de ſon développement. Par-tout la puberté dans la femme devance l'époque où elle ſe manifeſte dans l'homme. La nature auroit-elle plus à faire dans celui-ci que dans l'autre; & la perfection de l'homme lui coûteroit-elle plus que celle de la femme? ou bien la facilité qui caractériſe les mouvemens & les actions de la femme, ſe montreroit-elle déja juſque dans les premiers développemens de ſa conſtitution phyſique? Il ſe peut auſſi que le volume des organes dans la femme, étant moindre que dans l'homme, & la nature agiſſant par

conſéquent dans une ſphère plus limitée, elle vient plutôt à bout de ſon ouvrage. Quoi qu'il en ſoit, l'homme eſt encore plongé dans les erreurs de l'enfance, & ſoumis aux loix de ce premier genre d'exiſtence, que la femme éprouve déja une nouvelle manière d'exiſter, ſe trouve, peut-être avec étonnement, pourvue de nouveaux attributs, & ſujette à un ordre de fonctions étranger à l'homme, & juſqu'alors inconnu à elle-même. Dès cet inſtant il ſe découvre en elle une nouvelle chaîne de rapports phyſiques & moraux, qui ſera pour l'homme le principe de ce nouvel intérêt qui doit bientôt l'attirer vers la femme, & qui eſt déja devenue pour elle une ſource de

nouveaux beſoins & de nouvelles affections.

Ces rapports, du côté du phyſique, ſont principalement le réſultat des modifications du tiſſu cellulaire, qui acquiert de l'expanſion dans les organes deſtinés à marquer ſpécialement le ſexe, tandis qu'il s'affaiſſe ou ſe reſſerre dans les autres parties; & un des effets les plus marqués de ce changement, c'eſt de rendre plus ſenſibles les proportions naturelles des pièces qui forment la charpente du corps. Ces pièces, qui vont être l'objet de mon examen & de mes réflexions, ſont très-propres à manifeſter non-ſeulement le plan que la nature s'eſt tracé dans la formation des eſpèces, mais encore

la deſtination des divers individus qui compoſent chaque eſpèce.

L'anatomie fait voir d'une manière très-évidente, que les parties qui ſervent de fondement à la machine humaine, c'eſt-à-dire les os, ont moins de volume & de dureté dans la femme que dans l'homme; auſſi la taille moyenne de celui-ci eſt-elle de deux à trois pouces plus haute que celle de l'autre, & on ſait que ſes membres ſont capables de porter de bien plus grands fardeaux que ceux de la femme.

Les différences les plus remarquables, par rapport aux os, dans les deux ſexes, ce ſont celles que préſentent les os qui compoſent la partie inférieure du tronc, & celles qu'offrent les cla-

vicules qui en terminent la partie ſupérieure. Parmi les premiers, ceux qu'on appelle *innominés*, & qui forment le baſſin avec le concours de l'os *ſacrum* & du *coccix*, ont dans la femme plus de convexité en dehors, & contribuent, par une plus grande courbure, à lui donner plus de capacité. Les os du *pubis*, qui en forment la partie antérieure, ſe touchent par un plus petit nombre de points que dans l'homme, & fuient obliquement en dehors, pour augmenter l'eſpace qui eſt entre eux & le *coccix*, c'eſt-à-dire, l'extrémité inférieure de la partie poſtérieure du baſſin. On avoit cru que les os du *pubis* n'étoient unis que par un cartilage ſouple & mobile, qui leur permettoit de s'écarter dans

les accouchemens laborieux : cette opinion, établie ſur l'idée d'un beſoin ſuppoſé, a été démentie par un examen plus exact ; & il eſt à préſent reconnu que ces os ne ſont pas plus mobiles dans la femme que dans l'homme.

La convexité des os *innominés* fait que les *fémurs*, ou les os des cuiſſes, ſe trouvent plus éloignés l'un de l'autre ; car ceux-ci s'articulent, comme on ſait, avec les premiers. Cet éloignement des os des cuiſſes doit augmenter la largeur des hanches, Il s'enſuit auſſi que les muſcles auxquels ces os ſervent de point d'appui, ſe trouvant par-là moins comprimés par leur contact réciproque, ont une plus grande liberté

de s'étendre ; ce qui fait que, toutes choſes étant d'ailleurs égales, les cuiſſes des hommes ſont plus grêles que celles des femmes.

Les clavicules au contraire ſont plus droites & moins courbes dans la femme que dans l'homme ; de ſorte que la poitrine & les hanches ſont dans une raiſon inverſe dans les deux ſexes, & que ſi les hanches de la femme ſont moins circonſcrites que celles de l'homme, celui-ci, à ſon tour, a la poitrine plus large & plus évaſée que la femme. Quoique ces rapports varient dans chaque individu, les ſculpteurs & les peintres, en déterminant les belles proportions du modèle idéal & conventionnel qui les guide dans leurs

imitations, les ont réduits à des meſures fixes, qu'ils ont moins puiſées dans la nature, comme le dit M. de *Buffon* (*), que dans une obſervation approfondie des effets de l'art. Nous ne nous arrêterons point ſur ces détails plus importans pour eux que pour les médecins; nous nous contenterons ſeulement d'admirer l'attention qu'a la nature de préparer de loin les inſtrumens qui doivent ſervir à l'exécution de ſes deſſeins, & de marquer ſur les élémens mêmes des êtres qu'elle produit, les uſages qu'elle doit en tirer. Cette forme particulière qu'elle prend ſoin de donner aux os de la femme,

(*) Hiſt. nat. tom. 4, pag. 322, édi. in-12.

prouve que la différence des ſexes ne tient pas ſeulement à quelques variétés ſuperficielles, mais qu'elle eſt le réſultat peut-être d'autant de différences qu'il y a d'organes dans le corps humain, quoiqu'elles ne ſoient pas toutes également ſenſibles. Parmi celles qui ſont aſſez frappantes pour ſe laiſſer appercevoir, il y en a dont les uſages & la fin ne ſont pas bien déterminés. Tiennent-elles eſſentiellement au ſexe ? ou ſont-elles une ſuite néceſſaire, mais indifférente, de la diſpoſition méchanique des parties principales qui le conſtituent, comme dans les boſſus, la courbure de l'épine du dos entraîne toujours un certain dérangement des autres parties, qui leur donne à tous un

air de reſſemblance ? Dans le premier cas, l'anatomie, plus perfectionnée qu'elle ne l'eſt, pourroit peut-être nous apprendre quelles ſont, dans la ſtructure du corps, les conditions les plus avantageuſes pour remplir, de la manière la plus parfaite, les fonctions du ſexe ; & par la même raiſon elle parviendroit peut-être auſſi à connoître quel eſt l'état des organes le plus favorable aux fonctions de la vie. Car, quoique la vie paroiſſe indépendante des formes, elle ſe maintient cependant mieux dans les unes que dans les autres, relativement à chaque eſpèce. Les productions monſtrueuſes vivent plus ou moins, mais celles qui le ſont extrêmement périſſent bientôt. Ainſi

l'anatomie, auſſi éclairée qu'elle peut l'être, ſeroit à même de décider juſqu'à quel point on peut être monſtrueux, c'eſt-à-dire, s'écarter de la conformation particulière à ſon eſpèce, ſans perdre la faculté de ſe reproduire, & juſqu'à quel point on peut l'être, ſans perdre celle de ſe conſerver. Dans le ſecond cas, elle viendroit peut-être à bout de connoître ſi bien les rapports des parties, & les différens réſultats des changemens qu'elles peuvent ſubir dans leur poſition reſpective, qu'en voyant l'état des unes, on pourroit juger de l'état des autres, comme en géométrie, lorſqu'on connoît un côté & deux angles d'un triangle, on connoît néceſſairement les deux autres côtés,

Mais l'étude de l'anatomie ne paroît pas même encore avoir été dirigée ſur ce plan.

La charpente dure & oſſeuſe dans la femme, ainſi que dans l'homme, eſt deſtinée à ſervir de baſe & d'appui aux parties molles & flexibles dont les autres organes ſont compoſés. Les parties molles qui entrent dans la conſtitution de la femme, c'eſt-à-dire les vaiſſeaux, les nerfs, les fibres charnues, tendineuſes, ligamenteuſes, & le tiſſu cellulaire qui leur ſert de lien commun, ſont auſſi marqués par des différences qui laiſſent entrevoir les fonctions auxquelles la femme eſt appelée, & l'état paſſif auquel la nature la deſtine. Elles ſont plus grêles, plus petites

petites (*), plus déliées & plus ſouples que celles dont le corps de l'homme eſt compoſé. On auroit beau dire que la délicateſſe de ces parties eſt, dans les femmes, un effet de leur éducation ou de leur manière de vivre; ces cauſes peuvent bien y influer, & Hippocrate l'avoue

(*) Ce caractère eſt aſſez commun & aſſez général pour qu'on ait lieu de croire qu'il eſt l'effet d'une diſpoſition originelle, & que s'il y a des hommes petits & des femmes grandes, cela dépend moins de la forme conſtitutive des organes, que de la quantité plus ou moins grande de ſubſtance muqueuſe qui s'y trouve interpoſée, ou de la nature des cauſes extérieures qui en empêchent ou favoriſent le développement.

(*); mais il y a une différence radicale, innée, qui a lieu dans tous les pays & chez tous les peuples. S'il en eſt où les femmes, ſoit par la nature de leurs occupations, ſoit par celle du climat, aient une conſtitution forte & robuſte, celle des hommes, dans ces lieux, l'eſt encore davantage. Il eſt donc vraiſemblable que la diſpoſition des parties qui compoſent le corps de la femme, eſt déterminée par la nature même, & qu'elle ſert de fondement au caractère phyſique & moral qui la diſtingue.

Il eſt certain que le ſexe de la

(*) *De Mulier. morb. Lib. I, pag. 218, Edit. Foëſii.*

femme l'assujettit à des révolutions qui peut-être bouleverseroient tous ses organes, s'ils offroient une trop forte résistance. Certaines parties de son corps sont exposées à souffrir des distensions, des chocs & des compressions considérables (*). Si une partie qui est distendue avoit trop de ressort & d'élasticité, l'action du corps qui la distend réagiroit contre quelque organe essentiel, & y suspendroit l'influence de la vie. Lorsqu'une partie est comprimée, les humeurs, arrêtées dans leur cours, s'altéreroient bientôt, si les parties

(*) L'état forcé de certains organes pendant la grossesse, & ses impressions encore subsistantes après l'accouchement, en sont une preuve incontestable.

voiſines ne leur préſentoient des vaiſſeaux fiexibles, toujours prêts à les recevoir. Il étoit donc néceſſaire que les organes de la femme fuſſent d'une ſtructure qui les rendît propres à céder à l'impulſion des cauſes qui peuvent agir fortement ſur eux, & à ſe ſuppléer réciproquement, lorſque leurs fonctions reſpectives ſont dérangées. La nature, dans l'homme, ſemble ſurmonter les obſtacles qui la gênent, par la force & par l'activité; dans la femme, elle ſemble ſe ſouſtraire à leur action, en leur cédant. Si la force eſt eſſentielle à l'homme, il ſemble qu'une certaine foibleſſe concoure à la perfection de la femme. Cela eſt encore plus vrai au moral qu'au phyſique : la réſiſ-

tance irrite le premier ; l'autre, en cédant, ajoute l'apparence d'une vertu à l'aſcendant naturel de ſes charmes, & fait par-là diſparoître la ſupériorité que la force donne à l'homme.

Il eſt vraiſemblable que les élémens des parties qui conſtituent le corps de la femme, ont une organiſation particulière, de laquelle dépendent l'élégance des formes (*),

(*) Il n'eſt perſonne qui ne diſtingue à l'œil, le bras ou la jambe d'une femme d'avec le bras ou la jambe d'un homme. Cette différence s'étend vraiſemblablement auſſi à toutes les parties qui ſe dérobent à la vue. Il ſeroit à ſouhaiter que les anatomiſtes, qui ont agité tant de queſtions vaines, qui ſe ſont ſi ſouvent livrés à des recherches futiles, & qui

la légéreté des mouvemens, & la vivacité des ſenſations qui caractériſent ſon ſexe. Outre cette organiſation particulière des parties conſtitutives de la femme, il eſt naturel de penſer que le tiſſu cellulaire

ſe ſont chargés de nous expoſer juſqu'au plus petit organe, juſqu'à la plus petite fibre, & quelquefois même d'en imaginer, vouluſſent auſſi nous apprendre les raiſons de cette différence. C'eſt à eux à déterminer ſi elle eſt fondée ſur la forme primordiale des parties, ou ſur la diſpoſition ſubſéquente & accidentelle du tiſſu cellulaire, qui entoure & pénètre leur ſubſtance. En attendant leur déciſion, nous adoptons conjecturalement la première idée : peut-être qu'un jour, en pouſſant leurs tentatives auſſi loin qu'il eſt poſſible de les pouſſer, & en portant leurs regards attentifs d'une partie à une autre, ils parvien-

qui les embraſſe toutes (*), & qui eſt en plus grande quantité chez elle que dans l'homme, en abreuvant continuellement ces parties de l'humeur qui flotte en tout ſens dans ſes cellules, doit auſſi modifier leur ſtructure & leur ſenſibilité; mais c'eſt lui ſur-tout qui donne aux membres de la femme ces ſurfaces uniformes & polies, cette rondeur & ces contours gracieux que ceux de l'homme ne peuvent & ne doivent point avoir.

dront à découvrir le terme où finit le ſexe, & à fixer le point où la femme ceſſe d'être femme, & celui où elle commence à être homme.

(*) M. de Bordeu, *Recherches ſur le Tiſſu muqueux*.

Des maſſes de ce tiſſu, diverſement diſtribuées, rempliſſent les cavités & les enfoncemens qui choqueroient la vue, ôtent aux articulations ce qu'elles ont de raboteux & d'inégal, adouciſſent le paſſage d'un organe à un autre, & vont former le relief qui ſe fait remarquer dans certaines parties, telles, par exemple, que la partie antérieure de la poitrine. On diroit que dans la femme la nature a tout fait pour les grâces & pour les agrémens, ſi on ne ſavoit qu'elle a eu un objet plus eſſentiel & plus noble, qui eſt la ſanté de l'individu & la conſervation de l'eſpèce. C'eſt ainſi que dans toutes ſes opérations la beauté naît d'un ordre qui tend au bien, & qu'en

ne voulant faire que ce qui eſt utile, elle fait en même temps néceſſairement tout ce qui plaît.

Cette délicateſſe, cette flexibilité des fibres qui forment le tiſſu des diverſes parties du corps de la femme, cette ſubſtance muqueuſe, qui plus abondante ou plus développée chez elle que dans l'homme, ne concourt pas moins à entretenir la ſouplеſſe de ſes membres qu'à leur donner des formes agréables, en un mot cette organiſation particulière, dont la nature l'a douée, & qu'exigeoit l'ordre des fonctions auxquelles elle eſt appelée, doivent avoir des effets remarquables dans la conſtitution ſoit phyſique, ſoit morale de la femme. J'ai déja dit que les carac-

tères qui distinguent la femme, quelque changement que l'éducation, la manière de vivre, & d'autres circonstances puissent y apporter, sont fondés sur une différence radicale, innée, qui se montre par-tout, & qui se retrouve toujours, malgré toutes les causes accidentelles qui tendent à l'effacer : or, dans les êtres organisés, comme dans les êtres purement physiques, aucune cause ne reste sans effet, tout est en eux action & réaction. C'est une vérité qui étoit déja connue des anciens, comme je l'ai dit, que les habitudes & les dispositions morales des êtres sensibles sont plus ou moins subordonnées à la constitution physique de leurs organes,

ainſi qu'aux cauſes qui ſont capables de la modifier. Il s'enſuit néceſſairement que les différences organiques qu'offre la femme, doivent en entrainer plus ou moins dans la nature de ſes penchans & de ſes affections. Sans pouvoir déterminer d'une manière préciſe l'influence que l'organiſation phyſique de la femme peut avoir ſur le caractère de ſon eſprit, & ſur les fonctions de ſon corps, on peut néanmoins conjecturer, avec vraiſemblance, que la plupart des attributs phyſiques & moraux qui lui ſont propres, y tiennent plus ou moins, ainſi que la diſpoſition particulière qu'elle ſemble avoir à certaines maladies; car celles-ci ne dépendent en partie que d'un plus

ou moins grand degré d'intenſité dans les mouvemens eſſentiels à l'état de ſanté, & ces mouvemens ſont toujours relatifs à l'état des organes qui les exécutent.

Les organes de la femme ſont foibles & mobiles, parce qu'ils ont moins de conſiſtance que ceux de l'homme. Ces deux qualités excluent une certaine perſévérance dans les travaux du corps & de l'eſprit, malheureuſement trop néceſſaire pour les ouvrages qui exigent quelque perfection. Ceux qui regardent l'eſprit comme le réſultat de la ſeule éducation, s'efforcent en vain de prouver que les femmes ſont tout auſſi capables de ces pénibles travaux que les hommes. Leurs preuves ſe réduiſent

réduiſent à quelques exemples particuliers de femmes qui ſe ſont élevées par leur génie au-deſſus du commun des hommes. En partant du même principe, ils ſoutiennent auſſi que le climat n'influe point ſur le caractère & la légiſlation des peuples, parce qu'on a vu de bonnes & de mauvaiſes loix chez des nations ſituées ſur la même latitude; que la vigueur du corps n'a aucune liaiſon néceſſaire avec celle de l'eſprit, parce que Paſcal & Pope étoient d'une conſtitution foible & maladive; & qu'enfin le génie ne participe point aux altérations de l'âge, parce que Voltaire a eu le ſingulier privilége de faire des tragédies à celui de 80 ans. Ces exceptions ne

ſauroient être d'aucune force contre les faits généralement & conſtamment obſervés, deſquels il réſulte que toutes les températures & tous les climats ne ſont pas également favorables au développement de l'eſprit humain; que ſi quelques perſonnes valétudinaires montrent quelque force de génie, elles en montreroient encore davantage ſi elles ſe portoient bien; qu'à 80 ans on radote encore plus communément qu'on ne fait de bonnes pièces dramatiques, & que les différences attachées au ſexe, en mettent néceſſairement dans les diſpoſitions de l'ame & dans le caractère, parce que des inſtrumens différens doivent produire des effets différens.

A ne conſidérer que la maſſe des organes de la femme, qui ont moins de volume & de fermeté que ceux de l'homme, on peut préſumer que leurs mouvemens ne peuvent avoir les mêmes réſultats. Ces mouvemens peuvent être plus rapides & plus vifs dans la femme, mais ils ſont moins profonds & moins ſoutenus que dans l'homme. La mobilité eſt une ſuite néceſſaire de la petiteſſe des organes. Quel que ſoit le principe qui donne l'impulſion aux corps vivans, ils ſemblent dans les mouvemens qu'ils en reçoivent, ſuivre les mêmes loix que les corps inanimés. Les mouvemens vitaux dans les premiers, paroiſſent s'exécuter avec une rapidité inverſe de la groſ-

ſeur de l'animal. Les artères du bœuf ne battent que trente-cinq fois, tandis que celles de la brebis battent ſoixante fois (*). Le pouls des femmes eſt plus petit & plus rapide que celui des hommes (**). Pline dit que la nature a plus d'énergie, lorſque la ſphère de ſon activité eſt plus bornée (***); & que ce que les animaux d'une grande maſſe gagnent en force, ils le perdent en agilité & en fineſſe.

(*) Vitet. Méd. Vétérin., Tom. II, pag. 526.

(**) Bordeu, *Recherches ſur le Pouls*, p. 6.

(***) *Nuſquàm magis quàm in minimis tota eſt natura.* Hiſt. nat. *Lib.* II, c. 2.

De ce que les femmes ont à mouvoir de moindres maſſes que les hommes, il s'enſuit qu'elles doivent les diriger mieux; que leurs mouvemens étant plus faciles & plus prompts, elles ont plutôt appris l'uſage de leurs facultés. On ſait qu'en général elles ont une plus grande facilité de parler que les hommes. Un homme de lettres aſſez célèbre remarque que depuis la naiſſance du théâtre en France, il ſeroit aiſé de compter un plus grand nombre d'actrices que d'acteurs d'un mérite ſupérieur. Il attribue cette différence à l'avantage qu'ont les femmes du côté de la ſenſibilité. Son opinion peut être vraie à cet égard. Il ſe

peut auſſi qu'en elles l'organe de la voix, plus flexible & plus propre à toute ſorte de mouvemens, ſe prête auſſi avec plus de facilité aux accens des paſſions, & à toutes les inflexions de la modulation théâtrale. Enfin les femmes excellent en peu de temps dans tous les arts qui ne demandent que de l'adreſſe, parce que cette qualité dépend d'une ſucceſſion rapide d'idées & de mouvemens, que l'organiſation de leur ſexe leur rend plus aiſée.

Une autre qualité phyſique concourt encore à rendre plus mobiles les parties ſenſibles de la femme; c'eſt ce degré de molleſſe qui leur eſt particulier, & qui depuis Hip-

pocrate (*), a été généralement reconnu par tous les médecins. Quoique l'eſſence de la ſenſibilité ne conſiſte, ni dans le chaud, ni dans le froid, ni dans le ſec, ni dans l'humide, il eſt cependant manifeſte, par l'exemple des tempéramens & par celui des climats, qu'elle tient à ces qualités phyſiques. Dans les uns & dans les autres, la ſenſibilité varie ſelon la conſtitution du corps ou de l'air; & on remarque qu'elle ne jouit jamais mieux de toute la plénitude de ſes droits, que lorſque une humidité modérée, & telle qu'elle ſe trouve dans les

(*) *Mulierem variore & molliore carne eſſe quàm virum cenſeo.* Lib. I, de Mulier. morbis.

enfans & dans les femmes, prête à leurs organes, ſans trop les énerver, toute la ſoupleſſe dont ils ſont ſuſceptibles.

Une certaine foibleſſe doit être l'effet combiné de cette dernière diſpoſition unie à des organes d'une médiocre maſſe. Plus ſenſible que robuſte, plus mobile que capable de mouvoir, la femme poſſédera donc toutes les qualités vitales dans le degré le plus exquis (*), mais avec des forces phyſiques très-bor-

(*) Le mot *Eve*, en hébreu, ſignifie *vie*. Les Grecs donnoient auſſi quelquefois aux femmes des noms propres à déſigner en elles un degré éminent de ſenſibilité, ou du moins une grande facilité à émouvoir celle des hommes. *Pſyché*, en grec, ſignifie *ame*.

nées; de manière que ſon exiſtence conſiſtera plus en ſenſations, qu'en idées & en mouvemens corporels.

On pourroit croire qu'une conſtitution dans laquelle la femme eſt en butte à toutes les impreſſions des objets extérieurs, qui donne plus d'aptitude pour ſentir, que de moyens pour ſe ſouſtraire à l'action des cauſes ſenſibles, doit être peu favorable au bonheur : maîs ſi on conſidère que les cauſes phyſiques de nos maux ſont en très-petit nombre, & que leur véritable ſource eſt dans les affections de notre ame qui les perpétue par le ſouvenir, ou les multiplie par la crainte; on verra que la femme, en qui la variété même des ſenſations s'oppoſe à leur

durée, & qu'elle ſauve de cette opiniâtreté de réflexion qui fait le tourment de tant d'êtres penſans, eſt peut-être moins éloignée que l'homme de la félicité que comporte la nature humaine. En général les femmes oublient aiſément les maux paſſés, ſupportent aſſez patiemment les maux préſens, & penſent peu aux maux à venir.

C'eſt à cette diſpoſition qui rend les organes de la femme plus actifs que forts, & qui leur donne plus de ſenſibilité que de conſiſtance, qu'elle doit cette fineſſe de tact & cette pénétration qui conſiſtent à ſaiſir dans les objets qui la frappent rapidement, une infinité de nuances, de choſes de détail, & de rapports

déliés qui échappent à l'homme le plus éclairé. On prétend, il eſt vrai, que cette même ſenſibilité qui lui fait appercevoir un grand nombre d'objets, eſt ce qui l'empêche de les bien voir, & de fixer aſſez long-temps ſon eſprit ſur une idée, pour pouvoir connoître toutes les autres idées qui viennent s'y réunir; que la difficulté de ſe dérober à la tyrannie des ſenſations, l'attachant continuellement aux cauſes immédiates qui les produiſent, ne lui permet point de s'élever à la hauteur convenable pour les embraſſer toutes d'une ſeule vue; que par cette précipitation qui s'élance au-delà de la vérité, ou par cette inconſtance qui ſe laſſe bientôt de la pourſuivre, deux défauts inſépara-

blement attachés à la complexion de la femme, elle eſt moins ſuſceptible que l'homme de ces hautes conceptions d'un eſprit qui ſait atteindre au niveau de la nature & remonter à la ſource des êtres. On dit auſſi que ſon imagination, plus vive que ſoutenue, ſe prête peu à ces expreſſions vraies & pittoreſques qui ſont le ſublime des arts d'imitation, & que, plus capable de ſentir que de créer, elle reçoit plus facilement dans ſon ame les images des objets, qu'elle ne peut les reproduire; qu'enfin cette tournure d'eſprit qui fait qu'elle ſe conduit preſque toujours par des idées particulières, s'oppoſe en elle aux vues plus vaſtes de la politique, & à ces grands

principes de morale qui s'étendent à tous les hommes (*).

Il n'eſt pas douteux que cette foibleſſe, que nous avons dit caractériſer les organes de la femme, ne lui interdiſe les efforts de cette contention d'eſprit qui eſt néceſſaire à l'étude des ſciences abſtraites, même pour s'y égarer; & que ſon imagination trop mobile, & peu capable de garder une aſſiète permanente, ne la rende peu propre aux arts qui dépendent de cette faculté de l'ame :

(*) Si on veut voir des idées plus étendues & mieux exprimées, on peut jeter les yeux ſur le tableau énergique & élégant que M. Thomas a tracé des mœurs & du caractère des femmes dans les différens ſiècles.

mais auſſi c'eſt de cette foibleſſe que naiſſent ces ſentimens doux & affectueux qui conſtituent le principal caractère de la femme; c'eſt du ſentiment de ſon impuiſſance qu'elle tire cette diſpoſition à s'identifier avec les malheureux, cette pitié naturelle qui eſt la baſe des vertus ſociales. C'eſt pourquoi les qualités de la femme, ſans avoir le même éclat qu'ont les talens ſupérieurs qu'on admire dans l'homme, & dont l'effet le plus ſenſible eſt de nourrir ſouvent en lui un orgueil ſauvage & triſte, ſont d'un plus grand uſage dans la ſociété. Tout le monde convient que les femmes ont une morale plus active, & que celle des hommes eſt plus en ſpéculation. Les premières

ſont ſouvent le bien que les derniers ne ſont que projeter. Ceux-ci s'occupent des maux poſſibles, ou qui ſont répandus ſur la ſurface du globe, tandis que les autres ſoulagent les malheurs réels qui les environnent. Enfin ſi les vertus des femmes ſont moins brillantes que celles des hommes, elles ſont peut-être d'une utilité plus immédiate & plus continue.

Il en eſt de même de leurs talens. Ceux de l'homme ſont plus propres à lui donner une haute opinion de ſon eſpèce; ceux de la femme contribuent encore plus au bonheur qu'ils ne flattent la vanité. Si on aime quelquefois à errer avec le premier dans les régions déſertes & inac-

ceſſibles qu'habite le génie ; la difficulté de ſoutenir long-temps un état peu fait pour notre foibleſſe, nous fait retomber, encore avec plus de plaiſir, dans la ſphère ordinaire où la nature nous a placés, & que la femme embellit par des qualités qui ſont toujours de miſe, & qui font le charme de tous les momens.

Les paſſions, dans tous les êtres animés, répondent aux moyens que la nature leur a donnés pour les ſatisfaire. Qu'on examine toutes les eſpèces d'animaux, on verra que chez eux le moral ſe rapporte conſtamment au phyſique, la colère & la cruauté marcher toujours avec la force, & la timidité être toujours

le partage de la foibleſſe. A quoi ſerviroit à la femme une audace que ſon impuiſſance démentiroit à chaque inſtant? La témérité ſied mal, lorſqu'on a à peine la force néceſſaire pour ſe défendre. Les paſſions douces ſont les plus familières à la femme, parce qu'elles ſont les plus analogues à ſa conſtitution phyſique. L'attendriſſement, la compaſſion, la bienveillance, l'amour, ſont les ſentimens qu'elle éprouve & qu'elle excite le plus ſouvent; & chacun ſent qu'une bouche faite pour ſourire, que des yeux tendres ou animés par la gaieté, que des bras plus jolis que redoutables, & un ſon de voix qui ne porte à l'ame que des impreſſions touchantes, ne ſont pas faits

pour s'allier avec les paſſions haineuſes & violentes.

La douceur eſt ſi généralement propre aux femmes, que cette diſpoſition morale ſe trouve auſſi dans les perſonnes d'un autre ſexe, dont les traits & la conformation extérieure ont quelque rapport avec ceux de la femme. On remarque que les hommes d'une conſtitution délicate & molle, tiennent beaucoup des goûts & du caractère des femmes. Cela n'eſt pas ſurprenant : les animaux qui ont quelque conformité de ſtructure avec l'homme, ſemblent ſe rapprocher un peu de lui par leurs mœurs & par leurs inclinations ; & ceux qui ont entre eux des reſſemblances corporelles, ſe reſſemblent

auſſi plus ou moins par leur inſtinct (*). Ainſi, ſoit que les attributs extérieurs & matériels qui diſtinguent les animaux ſoient l'ouvrage ou l'empreinte des mouvemens intérieurs du principe actif qui les anime, ſoit que ce principe ſoit forcé de régler ſes mouvemens & ſes actions ſur la nature & la conformation de leurs organes, il eſt certain qu'il y a un rapport conſtant entre le caractère moral de chaque être ſen-

(*) Voyez *les Caractères des Paſſions*, par M. de la Chambre, médecin ordinaire de Louis XIII; ouvrage qui contient beaucoup de choſes intéreſſantes ſur cette matière, & dont un auteur célèbre de ce ſiècle a emprunté beaucoup d'idées, ſans le citer.

ſible, & la conſtitution phyſique, l'air & l'habitude extérieure de ſon corps.

Dans ce que nous diſons ici des qualités morales de la femme, nous n'avons égard qu'à ce qui paroît dériver immédiatement de ſon organiſation matérielle. Car on ne doute point que l'éducation, les mœurs ſociales, & une infinité de circonſtances, ne puiſſent altérer de mille manières, & même effacer preſque le caractère primitif que la nature lui a donné; il n'en eſt pas moins vrai qu'en général les femmes ſont & doivent être naturellement douces & timides.

Cependant ces qualités ne les exemptent pas des atteintes de la

colère qui y eſt directement oppoſée ; elle eſt même quelquefois aſſez vive chez elles, parce qu'elle tient en même temps à leur ſenſibilité phyſique, & à cette fierté que les hommages & les prévenances continuelles des hommes doivent néceſſairement entretenir en elles. Mais il eſt aiſé de s'appercevoir, par le contraſte frappant, que forment les mouvemens impétueux de cette paſſion avec la foibleſſe ordinaire de leur ſexe, avec combien de déſavantage elles ſortent de leur état naturel. Leurs traits, plus mobiles que ceux des hommes, ſe déplacent plus aiſément ; & l'altération qui en réſulte dans leur figure, en les rendant difformes, ne parvient pas même à

leur donner un air plus terrible. La même foibleſſe qui fait que leur colère eſt peu redoutable pour les autres, fait auſſi qu'elle eſt moins dangereuſe pour elles-mêmes. On a obſervé qu'elle a des ſuites plus funeſtes dans les hommes que dans les femmes. Elle a ſouvent, dans les premiers, déterminé les paroxyſmes des maladies chroniques, produit des ictères, des engorgemens de viſcères. Quoique les femmes ne ſoient pas tout-à-fait exemptes de ces accidens, la flexibilité de leurs organes fait qu'elles échappent plus aiſément à leurs impreſſions.

Aucun état de l'ame ne s'accorde mieux avec cette flexibilité d'organes, que le caprice, qui conſiſte dans le

paſſage bruſque d'un ſentiment à un autre tout oppoſé. La ſenſibilité, qui eſt une ſuite naturelle de cette organiſation, en livrant les femmes aux impreſſions d'un plus grand nombre d'objets, doit produire néceſſairement dans leur eſprit une foule de déterminations, qui ſont à chaque inſtant détruites l'une par l'autre. Le caprice tient auſſi à la foibleſſe des organes qui ne peuvent pas ſupporter long-temps des impreſſions de la même nature. Quand il ne rebute point par ſon excès, le caprice ajoute peut-être un certain piquant aux autres qualités qui font le mérite eſſentiel du ſexe. Il produit du moins une certaine variété d'idées qui plaît toujours. La Bruyère

dit que *le caprice eſt, dans les femmes, tout proche de la beauté pour être ſon contre-poiſon.* Il eſt vrai que le caprice eſt peut-être en elles une arme qui ſert à déconcerter quelquefois les eſpérances préſomptueuſes, & la contenance trop triomphante de l'homme; & que d'après la loi de l'attaque & de la défenſe, établie par la nature entre les deux ſexes, c'étoit le plus sûr moyen de faire valoir le plus foible, & d'entretenir dans le plus fort une illuſion qu'une volonté trop décidée de la part du premier auroit entièrement détruite. Il falloit réprimer des deſirs pour les rendre plus vifs; ils ſe ſeroient éteints, ſi on y eût oppoſé une réſiſtance dont il n'eût

pas

pas été facile de prévoir la fin. Par le caprice, qui n'eſt qu'une détermination momentanée, le but n'eſt reculé que pour être mieux atteint.

En continuant d'analyſer ainſi les affections particulières à chaque ſexe, on verroit peut-être que celui qui ſemble fait pour avoir tous les goûts & pour en changer continuellement, a dû ſe plier avec moins de facilité que l'autre, à des inſtitutions qui lui montrent un objet excluſif dans lequel il eſt obligé de concentrer tous ſes ſentimens, qui tendent à enchaîner une volonté toujours fugitive, & à fixer ce que tant de choſes concourent à rendre ſi mobile. La nature, qui ne devoit pas prévoir nos arrangemens civils, s'étoit contentée

de faire les femmes aimables & légères, parce que cela ſuffiſoit à ſes vues (*). Le même intérêt qui a voulu qu'il y eût une aſſociation conſtante entre les deux ſexes, a auſſi exigé d'elles des ſentimens plus ſtables que ceux que la nature leur

(*) Il falloit bien que l'amour fût vif chez les femmes, mais il n'étoit pas néceſſaire qu'il fût en elles conſtant dans ſon objet. L'homme qui attaque a beſoin d'une certaine perſévérance, pour ne pas perdre le fruit de ſa pourſuite, en la faiſant ceſſer trop tôt. La femme toujours maitreſſe de ſe rendre, eſt ſûre de ne pas manquer de vainqueur; au lieu que l'homme incertain de vaincre, en courant d'un objet à un autre ſans ſe fixer, courroit riſque de ſe trouver ſans conquête.

avoit donnés. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt ſur cette baſe chancelante que repoſe tout l'édifice de la ſociété, & il n'eſt pas douteux qu'on ne doive leur tenir compte de la vertu ou de l'adreſſe avec laquelle elles le ſoutiennent.

Cette diſpoſition d'eſprit, qui fait qu'un homme eſt toujours lui-même, & que ce qu'il a voulu une fois il le veut toujours, eſt donc moins dans les femmes un effet immédiat de leur conſtitution phyſique, que le fruit d'une raiſon exercée. Un des effets les plus nuiſibles de la lecture des romans, c'eſt de nous faire perdre de vue la véritable meſure avec laquelle nous devons les juger. En ne nous offrant que des modèles de

conſtance & de fermeté, cette ſorte de livres nous familiariſe trop avec l'idée d'une perfection peu compatible avec la foibleſſe humaine ; de ſorte que chacun, plein d'eſpoir que cette idée ſe réaliſera en ſa faveur, ſe regarde comme l'objet d'un malheur particulier, lorſqu'il vient à être détrompé. Si on jugeoit mieux de l'état naturel des choſes, une ſage indifférence prendroit peut-être la place du dépit & de la fureur, parce qu'on s'indigne rarement contre un mal commun & néceſſaire. D'ailleurs les femmes n'ont pas beſoin de toutes ces qualités imaginaires, dont les auteurs prennent ſoin de les parer; elles ſeront toujours aſſez dangereuſes, même avec ce que notre

orgueil nous fait appeler en elles *des défauts* (*).

On a fait ſentir que la raiſon n'eſt point étrangère aux femmes; nous devons ajouter que leurs affections primitives ſemblent même concourir à leur faciliter l'exercice des devoirs qu'elle preſcrit; car ſi, d'un côté, le caractère ſenſible dont la nature les a douées les porte au bien ſans effort, d'un autre, il ſemble que la contrainte & la réſerve

(*) La lecture des Romans eſt encore plus dangereuſe pour les femmes, parce qu'en leur préſentant l'homme ſous une forme & des traits exagérés, elle les prépare à des dégoûts inévitables, & à un vuide qu'elles ne doivent pas raiſonnablement eſpérer de remplir.

auxquelles elle les condamne, doivent les disposer aux combats pénibles de la vertu. Mille faits attestent qu'elles ne sont point incapables des actions qui demandent une grande force d'ame. L'enthousiasme de l'honneur leur a quelquefois fait faire ce qui n'est bien souvent dans les hommes que l'effet d'une impulsion matérielle. Ce sentiment, qui est si propre à élever l'ame & à lui donner un ressort indépendant de la vigueur du corps, s'accorde très-bien avec leur imagination vive, & avec leur extrême sensibilité. Personne n'ignore qu'il a été des peuples chez lesquels les femmes étoient comme les juges narurels de tout ce qui avoit du rapport à l'hon-

neur, & chez leſquels la crainte impoſante de leur mépris étoit le plus redoutable de tous les cenſeurs.

La plûpart des nations anciennes croyoient que les femmes avoient une relation plus intime avec la divinité que les hommes ; c'étoient elles qui étoient le plus ſouvent les interprètes de ſes décrets. Il faut avouer cependant que l'opinion qui avoit introduit l'uſage de faire rendre les oracles par des femmes, comme chez les Grecs, les Juifs, les Germains & autres peuples, pouvoit bien venir moins d'un certain reſpect pour ce ſexe, que des fauſſes conjectures de l'ignorance ; car le caractère de l'homme eſt de mettre

toujours des erreurs à la place des vérités qu'il ignore. Chez les peuples qui croyoient que la divinité daigne quelquefois ſe communiquer aux hommes, il étoit naturel d'attacher certains ſignes ſenſibles à la préſence du dieu qui devoit parler, & ces ſignes durent ſe tirer de l'état de la perſonne qui en étoit inſpirée. On dut croire que la divinité, renfermée dans le corps d'un homme ou d'une femme, ne pouvoit qu'y produire des mouvemens extraordinaires, & lui faire une eſpèce de violence. Auſſitôt donc que le prêtre ou la prêtreſſe qui devoit lui ſervir d'organe reſſentoit ſes premières impreſſions, l'agitation & le déſordre s'emparoient de ſes ſens, qu'on ſuppoſoit

ſubjugués par une puiſſance irréſiſtible ; des mouvemens convulſifs, un regard effaré, & des mots échappés par élans, étoient les ſignes auxquels on reconnoiſſoit que la divinité alloit s'expliquer par la bouche d'un mortel (*). On a dû être frappé de la conformité de ces traits,

(*) La poéſie, qui paſſoit pour être le fruit d'un pareil enthouſiaſme, étoit une eſpèce de divination ; & le mot latin *vates*, poète, ſignifie auſſi devin. C'eſt ainſi que ſe ſont qualifiés ceux qui ont le mieux mérité ce titre.

Mais quel ſouffle divin m'enflamme ?
D'où naît cette ſoudaine horreur ?
Un Dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique fureur.

Rousseau. Ode I, liv. 2.

avec les ſymptômes qui caractériſent les maladies convulſives. Le peuple, qui en ignoroit la cauſe & la nature, ne manqua pas d'y ſuppoſer quelque choſe de ſurnaturel. Il donna le nom de *maladie ſacrée* à l'épilepſie qui a éminemment le caractère convulſif. Hippocrate, philoſophe fait pour apprécier les opinions vulgaires, en ſe ſervant cependant de la dénomination commune, dit (*) que cette maladie n'a rien de plus ſacré que les autres. Il ajoute dans le même endroit, qu'elle eſt plus particulière aux per-

(*) *Morbus hic nihil habet aliis morbis divinius aut ſacratius, ſed eamdem ex quâ reliqui morbi oriuntur naturam ſortitus eſt.* De Morbo ſacro.

ſonnes d'une conſtitution pituiteuſe. Un des points de ſa doctrine ſur celle des femmes, eſt, comme nous l'avons déja dit, que l'humide y domine; &, comme un des effets de cette diſpoſition, eſt une certaine tendance aux affections ſpaſmodiques, les femmes ont dû ſouvent retracer l'image des perſonnes agitées par le ſouffle divin, & par-là paroître plus propres que les hommes à jouer le rôle de Sibylles ou de devinereſſes. La plûpart des panégyriſtes des femmes ont abuſé de ce fait hiſtorique, qu'avec un peu plus de lumières ou d'impartialité ils euſſent au moins regardé comme indifférent à leur objet. Aux effets de cette organiſation foible &

ſenſible, qui diſpoſe la femme aux affections ſpaſmodiques, il faut joindre les effets ſouvent encore plus remarquables d'une imagination, qui prenant chez elle le caractère de la conſtitution, ne lui offre que des images exagérées, & qui réaliſant pour elles les objets de ſes craintes & de ſes eſpérances, la ſoumet auſſi invinciblement à la puiſſance des fantômes qu'elle lui préſente, que le pourroit faire la préſence même de ces objets. C'eſt pourquoi on a vu quelquefois des femmes éprouver des ſenſations dont la cauſe phyſique n'exiſtoit même pas. Je puis ici m'appuyer de l'autorité d'un homme auſſi célèbre par ſon eſprit que par ſa piété, & que ſon état avoit mis

à portée

à portée de connoître le caractère, les foibleſſes, & même les maladies des femmes; c'eſt S. François de Sales : « Quant aux viſions & aux » révélations de N., *dit-il dans une* » *de ſes lettres*, elles me ſont in- » finiment ſuſpectes; elles ſont ſi » fréquentes, que la ſeule fréquence » & multitude les rend dignes de » ſoupçon. Les révélations & viſions » de cette fille ne doivent point être » trouvées étranges, parce que la » facilité & tendreté de l'imagina- » tion des filles les rend plus ſuſ- » ceptibles de ces illuſions que les » hommes. C'eſt pourquoi leur ſexe » eſt plus adonné à la créance des » ſonges, à la crainte des péchés » & à la crédulité des ſuperſtitions.

» Il leur eſt ſouvent advis qu'elles » voyent ce qu'elles ne voyent pas ; » qu'elles oyent ce qu'elles n'oyent » pas, & qu'elles ſentent ce qu'elles » ne ſentent pas. Plaiſante hiſtoire » d'une de mes parentes de laquelle » le mari étoit mort en Piémont ; » s'étant imaginée qu'il l'avoit laiſſée » groſſe ; elle demeura en cette ima- » ginaire groſſeſſe quatorze mois, » avec d'imaginaires douleurs, d'ima- » ginaires ſentimens de mouvemens » de l'enfant, & à la fin, cria » tout un jour & toute une nuit » parmi des tranchées imaginaires » d'un imaginaire enfantement, &, » qui l'eut crue à ſon ſerment, elle » eut été mère ſans faire aucun » enfant ».

Ainſi la femme eſt quelquefois impérieuſement dominée par une imagination active, capable d'impoſer même aux ſens, & de tranſformer en réalités des conceptions ſans fondement. Les impreſſions qui lui viennent du dehors, reçues chez elle avec cette diſpoſition qui la prépare à l'enthouſiaſme, doivent néceſſairement, ſur-tout lorſqu'elles ſont nouvelles & inattendues, y prendre le caractère & toute la force du préjugé. Alors ces impreſſions devenues propres à ſe communiquer par l'imitation à laquelle les femmes ſont plus diſpoſées que les hommes, ſe répandent plus ou moins promptement ſelon la nature & l'étendue des ſociétés; auſſi la plû-

part de ceux qui ont voulu propager des opinions nouvelles les ont-ils confiées à des femmes.

La foibleſſe, & la ſenſibilité qui en eſt la ſuite, ſont donc les qualités dominantes & diſtinctives des femmes : elles ſe retrouvent par-tout chez elles ; elles ſont non-ſeulement la ſource de certaines affections morbifiques qui leur ſont plus particulières qu'aux hommes, mais elles donnent à celles qui leur ſont communes avec eux un certain aſpect qui les différencie. Quant au moral, tout en elles prend la forme du ſentiment : c'eſt par cette règle qu'elles jugent toujours les choſes & les perſonnes. Leurs opinions tiennent peut-être moins aux opé-

rations de leur eſprit, qu'à l'impreſſion qu'ont faite ſur elles ceux qui les leur ont ſuggérées; & quand elles cèdent, c'eſt moins aux traits victorieux du raiſonnement, qu'à une nouvelle impreſſion qui vient détruire la première. Cette organiſation étoit ſans doute néceſſaire dans le ſexe, à qui la nature devoit confier le dépôt de l'eſpèce humaine encore foible & impuiſſante. Celle-ci eût mille fois péri, ſi elle eût été réduite aux ſecours tardifs & incertains de la froide raiſon. Mais le ſentiment plus prompt que l'éclair, auſſi vif & auſſi pur que le feu dont il émane, pouſſe une femme à travers les flammes, la porte à s'élancer au milieu des flots pour

ſauver ſon enfant ; il fait plus, il l'excite à remplir avec une patience, qu'on n'admire pas aſſez, & même avec une ſorte de ſatisfaction, les fonctions les plus dégoûtantes & les plus pénibles. Seroit-il vrai, comme on l'a dit, que cet inſtinct précieux, par lequel la nature a pris ſoin de lier les hommes, s'altère & s'affoiblit à meſure que la réflexion ſe perfectionne ? Enfin tel eſt le pouvoir du ſentiment ſi énergique dans les femmes, que, tout foible qu'il eſt dans les hommes, il eſt encore le plus ferme fondement de la ſociété ; car les loix ne furent jamais qu'un lien précaire, que les ſophiſmes ou les artifices de l'intérêt particulier éludent preſque toujours.

Cela ſuppoſé, la foibleſſe & la ſenſibilité peuvent ſervir de données pour évaluer tout ce qui a quelque rapport à ce ſexe, & réſoudre les problêmes, ſoit phyſiques, ſoit moraux, que ſa conſtitution peut préſenter.

J'ai fait voir l'influence manifeſte que doit avoir la conſtitution particulière des parties ſolides qui compoſent le corps de la femme, ſur la nature de ſes affections, ſoit dans l'état de ſanté, ſoit dans l'état de maladie. On doit ſe rappeler auſſi que dans le ſyſtême de l'homme, j'ai établi que parmi les cauſes qui concourent à former cet état habituel de notre être, qui imprime un caractère particulier aux fonctions

du corps, & aux diſpoſitions de l'ame, & qu'on appelle tempéramment, on devoit mettre le rapport qui ſe trouve entre la capacité des vaiſſeaux & la denſité des fluides. Stahl a fait de ce rapport entre les fluides & les ſolides le fondement de ſa théorie des tempéramens. D'autres Médecins ont cru que cet état étoit accidentel, & l'effet de certaines circonſtances; mais, ſoit qu'il vienne de la nature, ſoit que des cauſes accidentelles le déterminent, il n'en conſtitue pas moins une manière d'être permanente, qui doit modifier plus ou moins l'exercice de la vie; de ſorte que la conſidération de ce rapport ſpécifique qui ſe trouve entre la nature des

humeurs & la ſtructure des ſolides, dans chaque individu, n'eſt point un objet à négliger dans l'examen approfondi de la conſtitution humaine.

Les enfans paroiſſent avoir à peu près tous le même tempérament. C'eſt celui dans lequel un ſang fluide & bien coloré circule librement dans une multitude infinie de canaux flexibles, eſt porté ſans obſtacle à travers tous les organes, pour y répartir également la matière qui doit les entretenir, les réparer ou les faire croître. C'eſt celui qu'on appelle le tempérament ſanguin qui ſe manifeſte par l'embonpoint, par des teintes éclatantes, qui annoncent la ſanté, & qui contribuent à la

beauté. Ce tempérament, lorſque les fonctions de la vie ſont troublées par quelque cauſe de maladie, ſe rapproche du tempérament phlegmatique, qui ne diffère de l'autre qu'en ce qu'au lieu du ſang riche & brillant qui embellit le tempérament ſanguin, il eſt réduit à un ſang aqueux & décoloré, qui relâche & énerve les ſolides, bien loin d'y porter une impreſſion de vie capable de les ſoutenir & de les animer.

Les femmes, dont la conſtitution tient toujours plus ou moins de celle des enfans, ſont en général douées du tempérament ſanguin. Les fonctions s'y exécutent avec cette facilité qui caractériſe leur

ſexe. La flexibilité de ce tempéra-ment étoit même néceſſaire à un être tel que la femme, deſtiné à éprouver des viciſſitudes auſſi fré-quentes que bruſques. C'eſt à lui que la femme doit la beauté de ſes formes, & l'éclat de ces couleurs dont brille ſon teint; mais lorſque les forces vitales, dont le ſang reçoit ſes qualités conſtitutives, ſont affoiblies, la femme, ainſi que les enfans, penche vers le tempé-rament phlegmatique, qui ſemble n'être qu'une dégénération du pre-mier.

La différence des tempéramens n'eſt pas ſi marquée dans les femmes que dans les hommes; ce qui pro-vient ſans doute en elles de la nature

& de l'uniformité de leurs occupations, qui laiſſent aux organes leur empreinte primitive, ou qui ne leur font ſubir qu'une dégradation à peu près égale.

Si on examine le tiſſu des ſolides qui forment le corps de la femme, on le trouvera ſpongieux & mol; on verra que la ſubſtance cellulaire qui en lie les parties, y eſt plus développée que dans les ſolides de l'homme, & qu'en même temps que cette ſubſtance contribue chez elle à l'élégance & à l'éclat des membres, elle donne à ſes vaiſſeaux la liberté de s'y diviſer en une infinité de petites ramifications, dont la ſoupleſſe obéit à la moindre impulſion.

Un pareil état des ſolides ne peut admettre que des humeurs très-fluides : des humeurs épaiſſes exigeroient des forces mouvantes plus conſidérables que celles que peuvent fournir des vaiſſeaux extrêmement déliés & flexibles. C'eſt une opinion aſſez générale, que les humeurs des femmes ont un plus grand degré de fluidité que celles des hommes ; cette fluidité les rend capables de pénétrer juſqu'aux extrémités des plus petits conduits, au-delà deſquels les cellules du tiſſu muqueux leur offrent encore une infinité de routes ouvertes pour ſe porter de tous côtés. Un ſang bien conſtitué, mis en jeu par les forces multipliées de cette innombrable quantité de petits vaiſ-

ſeaux qui forment la ſubſtance ſolide des tempéramens ſanguins, doit naturellement avoir un cours facile & uniforme, ſe répandre également dans toutes les parties du corps, & y former, ſelon la nature des vaiſſeaux dont elles ſont compoſées, ces teintes admirables d'albâtre & de roſe, auxquelles on tente vainement de ſuppléer par le plus groſſier de tous les artifices. Enfin, de ce rapport ſingulier des ſolides & des fluides, il doit réſulter un caractère de fraîcheur & de vie qui eſt l'annonce indubitable de la plus parfaite ſanté.

Il paroît donc que le tempérament qu'on appelle ſanguin, eſt en général celui des femmes; elles en

ont les attributs; c'eſt le plus favorable à la beauté, & le plus approprié à la trempe de leur eſprit. Des fibres ſouples & faciles à émouvoir, doivent néceſſiter un genre de ſenſibilité vive, mais paſſagère, &, en rendant aiſées les différentes opérations de la nature, accoutumer l'ame à un ſentiment de confiance qui produit la gaieté. Les femmes mêlent l'enjouement aux affaires les plus ſérieuſes : ſi les chagrins font ſur elles des impreſſions aſſez vives, leur conſtitution n'en comporte pas de durables : la même cauſe qui fait qu'elles ſentent vivement, fait qu'elles ne ſentent pas long-temps. Les ſentimens les plus diſparates ſe ſuccèdent chez elles

avec une rapidité qui étonne, de ſorte qu'il n'eſt pas rare de les voir rire & pleurer pluſieurs fois dans la même heure. Cette facilité de pleurer, qui leur eſt commune avec les enfans, & avec les hommes en qui des cauſes accidentelles ont fait dégénérer la ſenſibilité, & tels que ceux qui ſont atteints d'hypocondriaciſme, a ſa ſource dans le peu de conſiſtance qu'ont chez eux les organes. Nous avons dit que cette foibleſſe diſpoſe aux affections convulſives. Le rire, qui eſt particulier à l'eſpèce humaine, eſt un mouvement convulſif. L'excrétion des larmes eſt l'effet d'une légère convulſion de l'organe deſtiné à ſéparer cette humeur, qui même n'eſt pas

tout-à-fait exempte de plaiſir : il ſemble que ce plaiſir ſoit un dédommagement attaché aux peines qui nous affectent ſuperficiellement. Auſſi les larmes ne ſont-elles point l'expreſſion de ces douleurs vives & profondes qui pénètrent toute la ſubſtance de notre ame. Soit qu'alors elle dédaigne ce foible ſoulagement, ſoit que l'abattement de la douleur, en ſuſpendant une partie des mouvemens vitaux, & en ralentiſſant l'autre, empêche auſſi l'action néceſſaire à l'écoulement des larmes, il eſt certain que cet acte extérieur n'eſt point celui qui caractériſe les peines extrêmes que nous reſſentons. Il eſt à remarquer que celles qui nous ſont perſonnelles

ſont ordinairement de ce dernier genre, & que nous pleurons rarement pour nos propres maux, à moins qu'ils ne ſoient peu conſidérables. Il ſemble que ceux d'autrui nous faſſent plus aiſément répandre des pleurs, parce que nous les ſentons moins vivement que les nôtres. On verſe des larmes ſur les malheurs imaginaires des héros de théâtre, parce qu'ils ne produiſent en nous qu'une émotion légère : on ſe lamente, on pleure ſur la perte d'un ami ou d'un parent, préciſément parce qu'on doit bientôt s'en conſoler. Nous cherchons à nous exagérer à nous-mêmes notre douleur, par les mêmes choſes qui devroient nous avertir de ſon peu

de durée & de violence; mais nous aimons une illuſion dans laquelle notre amour-propre aſpire à ſe faire honneur d'un excès de ſenſibilité que bien ſouvent nous n'avons pas, & dont les larmes ne furent jamais le véritable ſigne. Il ſeroit toutefois à déſirer que nous puſſions toujours la réduire à ce degré de modération qui ſuffit pour nous acquitter envers l'humanité, qui eſt autant & peut-être plus expreſſif que le déſeſpoir, & aſſez doux pour ſe mêler même à nos plaiſirs. C'eſt pourquoi ſi les femmes & les enfans pleurent à la moindre occaſion, c'eſt parce que tout les affecte, mais ne les affecte que légérement.

Le tempérament ſanguin, qui,

d'après ce que nous venons de dire, eſt communément celui des femmes, réunit la ſanté & la beauté dans le plus haut degré de perfection où la nature humaine puiſſe atteindre. Une ſenſibilité toujours active & vigilante, fait que toutes les parties du corps y jouiſſent d'un parfait équilibre, que l'action & la réaction entre les ſolides & les fluides s'y font avec la plus grande aiſance & la plus grande régularité, & que les parties les plus éloignées du centre de la vie y poſsèdent exactement le degré d'énergie qui convient à leur deſtination. Au dedans, aucune irritation locale, aucune conſtriction ſpaſmodique, en attirant vers un endroit la ſenſibilité qui doit être

répandue ſur toutes les autres parties, ne trouble cet accord & ce doux balancement qui maintiennent les organes dans l'état reſpectif où ils doivent être : au dehors des mouvemens libres & dégagés qui font naître la grâce, une peau ſouple & unie, où brille un air de fraîcheur, une humeur gaie, un eſprit facile & agréable, manifeſtent de la manière la plus ſenſible le bien-être général de la machine.

Mais la conſtitution de la femme, ainſi que celle de l'homme, ne ſe préſente pas dans tout le cours de la vie ſous les mêmes caractères, ils changent ſelon les âges & les circonſtances, parce que tout ce qui exiſte eſt ſoumis à une impul-

ſion qui tend ſans ceſſe à altérer ſes rapports. L'Univers eſt une ſcène mouvante qui n'offre qu'un enchaînement continuel de viciſſitudes & de déplacemens. Eclore, s'élever, décroître & périr, eſt une marche commune à tous les êtres; & la nature, variée dans tout le reſte, eſt au moins uniforme dans cet ordre. Parmi ces êtres, les uns parviennent à leur terme par une gradation inſenſible, par une ſuite de changemens ſucceſſifs & imperceptibles, qui nous cachent cette perſpective redoutable; les autres y ſont précipités par une pente plus ou moins rapide, par des caſcades plus ou moins bruſques, & les chocs violens qu'ils éprouvent les détruiſent

quelquefois avant qu'on ſe ſoit apperçu qu'ils exiſtoient. En effet, le plus grand nombre des individus qui naiſſent, ne parvient pas même à ſon entier développement. L'exiſtence de ceux qui leur ſurvivent, continue d'être agitée par des orages de toute eſpèce, qui en abrègent ſouvent la durée. Tels ſont l'intempérance, les mauvaiſes influences de l'air & des ſaiſons, les travaux exceſſifs du corps & de l'eſprit, les paſſions impétueuſes, les beſoins accablans de la misère. Il n'eſt donné qu'à un très-petit nombre d'individus de parvenir à une extrême vieilleſſe ſans éprouver de ſecouſſes violentes, & d'autres changemens que les altérations graduelles, qui

ſont une ſuite inévitable des progrès de l'âge.

La femme eſt donc ſoumiſe à ce mouvement conſtant & irréſiſtible qui entraîne tous les êtres vers leur terme; mais elle y parvient par une marche & des développemens qui lui ſont propres, & dont la contemplation intéreſſe. Quoique ſa carrière ne ſoit pas plus étendue que celle de l'homme, en la parcourant, elle ſemble changer moins, & s'éloigner moins de ſa conſtitution primitive, elle conſerve toujours plus ou moins de cette délicateſſe de traits & de formes qui caractériſe les enfans. Ses affections morales s'altèrent auſſi moins que celles de l'homme même au ſein des ſociétés

les

les plus policées, où l'empreinte de la nature s'efface & diſparoît ſous le maſque d'une exiſtence toute factice ; elle n'y prend que les formes qui peuvent s'allier avec ſon inſtinct. J'appelle ainſi ce réſultat immédiat de ſon organiſation, qui la diſpoſe à être affectée d'une certaine manière, & qui détermine le caractère de ſes penchans. Conduite preſque toujours par des impreſſions & des ſentimens plutôt que par des idées, ſes goûts n'en doivent que plus reſſembler aux inſpirations de la nature. Dans les ſociétés plus rapprochées de l'état primitif de l'homme, les femmes manifeſtent encore, dit-on, l'impulſion de la maternité ſous des traits qui les mettent

au niveau des femelles des animaux. Des Ecrivains disent que chez les Eskimaux & les Groënlandois, les femmes lèchent leurs enfans nouveaux-nés.

Quoique la femme conserve plus long-temps que l'homme son caractère & ses attributs naturels, elle est sujette comme lui à se détériorer. Sa beauté s'efface, après avoir brillé quelques instans; sa santé se dégrade, & son déclin est souvent précipité, comme celui de l'homme, non-seulement par les accidens qui lui sont communs avec lui, mais encore par des causes qui naissent du fond même de sa constitution.

Mon objet n'est pas de considérer ici les altérations de ce dernier

genre, qui regardent la femme; elles forment la matière d'un traité général des maladies du ſexe, que je réſerve pour un autre endroit: mon but eſt de fixer ici un moment la vue ſur les variations qu'éprouve la conſtitution de la femme pendant le cours de ſa vie, ſans que ſa ſanté, proprement dite, en ſoit notablement altérée; & l'on ſent que ces variations, imperceptibles dans le détail, doivent, pour être apperçues, être conſidérées dans des époques où elles deviennent ſenſibles par leur ſomme. L'œil ne peut pas ſuivre toutes les nuances par leſquelles paſſe un arbre, depuis le moment où la chaleur féconde du printemps vient le ranimer & le

rendre à la végétation, juſqu'à celui où les premières rigueurs de l'hiver viennent le dépouiller des bienfaits de la première ſaiſon, & le replonger dans l'inertie & l'anéantiſſement.

Mais il eſt aiſé d'appercevoir les circonſtances les plus frappantes de ſon développement; on ſaiſit avec d'autant plus d'avidité l'inſtant où les bourgeons commencent à entr'ouvrir l'écorce de cet arbre, & à mêler leur tendre verdure au fonds brun ou grisâtre de ſes branches, qu'on étoit las du froid repos où la nature étoit depuis long-temps enſevelie. Ils donnent le ſignal de ſon réveil; ils annoncent que tout va revivre & prendre une face riante; & s'ils ſont encore peu précieux en eux-

mêmes, ils intéreſſent par les avantages qu'ils promettent. Notre cœur s'émeut en les voyant; il ſemble recevoir lui-même un ſurcroît de vie, & participer à l'impulſion qui les fait naître. Cette impreſſion agréable ſe prolonge, en détournant notre vue des progrès inſenſibles qu'ils font tous les jours, juſques au moment où les feuilles, confondues avec les fleurs, viennent frapper tous nos ſens, & livrer notre ame à une douce extaſe, à l'aſpect d'un concours ſingulier de beautés raviſſantes. Cet état ſe diſſipe auſſi promptement que les cauſes qui l'avoient produit; les feuilles acquièrent bientôt une couleur plus foncée, & prennent une teinte moins tendre & moins tou-

chante ; les fleurs ſe ternissent, & font place aux fruits qui doivent leur ſuccéder, & nous conſoler de leur perte. Cette troiſième époque ouvre notre âme à un nouveau genre de ſenſations : la vivacité des premières s'émouſſe, mais elle eſt remplacée par cette ſatisfaction moins impétueuſe & plus permanente qui accompagne une paiſible jouiſſance. On la ſavoure avec un plaiſir plus pur que vif ; elle remplit l'ame ſans l'agiter. Enfin les fruits diſparoiſſent à leur tour ; & ce vuide annonce que cet arbre, qui nous charmoit quelques mois auparavant par ſon agrément autant que par ſa fécondité, ne ſera bientôt qu'un tronc ſtérile. Cependant on ſe hâte de

jouir de l'ombrage imparfait qu'il fournit encore ; mais on enviſage ſa décrépitude prochaine, avec une amertume qui n'eſt adoucie que par le ſouvenir des plaiſirs paſſés que nous lui devons.

Telle eſt l'image de la femme. Quoiqu'elle change depuis ſa naiſſance juſqu'à ſon dernier moment, il n'eſt guère poſſible de s'arrêter que ſur quelques époques principales de ſa vie, auſſi remarquables par le différent caractère avec lequel elle s'y montre, que par les diverſes impreſſions qu'elle fait ſur nous dans ces différens temps. En un mot, la femme a comme l'homme ſes différens âges, & il eſt important de

la conſidérer dans les diverſes époques de ſa vie.

Le moment où la femme commence à indiquer le rang qu'elle doit tenir, n'eſt pas préciſément celui où elle ſe trouve en état de payer ſon tribut à l'eſpèce, & de ſeconder les vues de la nature, on peut aiſément la diſtinguer de l'homme longtemps auparavant. Quoique les marques particulières qui décèlent ſon ſexe ne ſe montrent point encore, les traits généraux qui le caractériſent ſe laiſſent néanmoins appercevoir aux yeux les moins attentifs. Dans les premières années de l'adoleſcence, qui ſuivent celles où nous avons dit qu'une identité parfaite de

traits, d'allure & de fonctions, faiſoit confondre l'homme avec la femme, il eſt impoſſible de ne pas reconnoître déjà dans celle-ci quelques différences qui mettent une ligne de ſéparation entr'eux. Il faut avouer que ces différences ne ſont que de légères modifications plus faciles à ſentir qu'à déterminer; de ſorte qu'on pourroit croire que la femme ne nous ſemble alors avoir les organes délicats & tendres, que parce que ceux de l'homme ont déjà acquis un ton plus ferme & plus ſolide par les exercices auxquels le goût naturel de ſon ſexe le porte. Cependant ces différences ont lieu indépendamment des divers genres de vie auxquels les deux ſexes peu-

vent être assujettis ; & cette dernière cause, qui n'est point générale, ne sauroit produire un effet aussi constant que celui dont il s'agit. Quoi qu'il en soit, dans cette première époque, leurs organes semblent ne différer que par le degré de consistance; car la substance muqueuse, qui doit donner à ceux de la femme les reliefs & l'empreinte caractéristique qui les distinguent, n'est point encore développée. Il seroit peut-être plus aisé de distinguer alors un jeune homme d'une jeune fille par la nature de leurs penchans, & par les premiers rayons qui s'échappent de leur ame. Les observations d'un philosophe moderne sur ce sujet sont très-justes. L'homme,

ſelon lui, cherche à faire uſage de ſa force & à l'augmenter, tandis qu'un inſtinct tout différent excite la femme à acquérir des agrémens. Une jeune fille attache du prix à la parure, & ſait que tel geſte & tel attitude ne ſont point indifférens pour plaire, long-temps avant de ſe douter du motif pour lequel on veut plaire. Ce philoſophe remarque avec la même vérité, que l'eſprit des jeunes filles a un plus grand degré de fineſſe que celui des jeunes garçons. Cette différence n'eſt point l'effet de cette étourderie & de cette diſſipation ordinaires aux derniers, ou d'une préſomption qui leur faſſe dédaigner un avantage propre à ſervir de reſſource & de ſupplément

à la foibleſſe de la femme; elle eſt une ſuite néceſſaire de cette même foibleſſe. La fineſſe eſt inhérente à la conſtitution de la femme; c'eſt vainement que l'homme voudroit lui diſputer cet avantage: ſi cette prétention marque peu de connoiſſances dans celui qui peut l'avoir, la témoigner à celles qui y ſont intéreſſées ſeroit le comble de la ſottiſe.

La femme parvient à peu près dans cet état, & ſans éprouver d'autre changement ſenſible qu'une augmentation dans la taille, à cette époque brillante qui eſt celle de ſon triomphe, je veux dire la puberté. Cet âge arrive plutôt pour elle que pour l'homme. Certains auteurs ont tiré la raiſon de cette

différence,

différence, de la petiteſſe des organes de la femme; ils diſent qu'elle eſt plutôt propre à la génération, parce que ſes organes, étant plus petits, ſont plutôt formés; & que les molécules organiques, ou nutritives, qui ſervoient à leur formation & à leur développement, deviennent un excédent deſtiné à la réproduction. La circonſtance de la petiteſſe des organes de la femme eſt, à la vérité, favorable à cette opinion; & il eſt aſſez raiſonnable de croire que la nature ne s'occupe de l'eſpèce qu'après avoir perfectionné l'individu. Mais cela n'eſt pas conſtant; cet ordre eſt tous les jours interverti. On voit fréquemment des filles nubiles qui n'ont pas encore pris tout

leur accroiſſement, & ces exceptions ſe répètent aſſez pour infirmer un ſyſtême qui n'en doit ſouffrir aucune.

Toute hypothèſe relative à l'économie animale, qui ſera fondée ſur une ſérie de mouvemens & d'actions méchaniques, dont l'une doit néceſſairement amener l'autre, ſe trouvera toujours défectueuſe, lorſqu'il s'agira de faire quadrer avec elle tous les faits qui s'y rapportent; parce que, dans cette ſorte de ſyſtêmes, on oublie toujours la pièce principale qui doit faire la baſe de l'édifice. Cette pièce, dans les ſyſtêmes qui ont les corps organiſés pour objet, c'eſt le moral qu'on ne peut jamais perdre de vue ſans s'éga-

rer ; tous les pas qu'on fait ſans ce guide ne ſont que des chûtes. Un célèbre naturaliſte de ce ſiècle convient que les raiſonnemens tirés de la méchanique ordinaire, ſont inſuffiſans pour expliquer les faits que préſente l'organiſation. Il eſt forcé d'admettre *des forces intérieures* qui y préſident. Cependant il laiſſe lui-même preſque toujours ces forces dans l'inaction, & ſemble les oublier dans les cas où il ſeroit le plus néceſſaire d'en tirer parti, pour leur ſubſtituer des raiſonnemens phyſiques. *Ces forces intérieures*, que nous appelons *nature*, ſont le vrai principe de toutes les opérations animales : la nature les exécute en général dans des temps marqués ; mais elle peut

y être ſollicitée ou en être détournée par différentes cauſes ; ce qui avance ou retarde alors l'époque de ces opérations. Cela a lieu par rapport à la puberté : des cauſes morales ſur-tout peuvent la rendre précoce ou tardive ; & c'eſt à ces cauſes qu'il faut rapporter la différence qu'on obſerve à cet égard entre les filles de la campagne & celles des villes. Ainſi ce fait ſeul prouve que la quantité plus ou moins grande des molécules organiques n'y a qu'une influence très-ſubordonnée.

Dans cette ſeconde époque où la nature travaille à mettre la femme en état de ſe reproduire, & à donner aux organes qui doivent ſervir à cette œuvre importante le degré de per-

fection qu'elle exige, ſon corps éprouve une ſecouſſe générale qui va frapper avec une force particulière ces deux parties oppoſées par leur ſiége, & différentes par leurs fonctions, dont l'une eſt l'inſtrument immédiat de l'ouvrage de la génération, & l'autre le nourrit, l'augmente & le fortifie : alors toute la maſſe cellulaire s'ébranle auſſi & ſe modifie : elle s'arrange autour de ces deux parties qu'elle rend plus ſaillantes, comme autour de deux centres d'où elle envoie des productions aux différens organes qui leur ſont ſoumis. Les productions qui partent du centre ſupérieur, après avoir arrondi le col & lié les traits du viſage, vont ſe perdre agréablement vers

les épaules, & ſe prolonger vers les bras, pour leur donner ces contours fins, déliés & moëlleux, qui ſe continuent juſqu'aux extrémités des mains. Les productions qui partent de l'autre centre vont modifier à peu près de la même manière toutes les parties inférieures. Le principe actif ou la force intérieure qui opère ce développement, imprime en même temps aux humeurs un mouvement de raréfaction qui donne à toutes les parties, de la conſiſtance, de la chaleur & du coloris. Tout s'anime alors dans la femme : ſes yeux, auparavant muets, acquièrent de l'éclat & de l'expreſſion : tout ce que les grâces légères & naïves ont de piquant, tout ce que la jeuneſſe

a de fraîcheur, brille dans ſa perſonne. De ce nouvel état il réſulte en elle une ſurabondance de vie qui cherche à ſe répandre & à ſe communiquer. Elle eſt avertie de ce beſoin par de tendres inquiétudes, & par des élans qui ne ſont que la voix tyrannique & douce de la volupté. Pour intéreſſer puiſſamment toute la nature à ſa ſituation, elle ſemble appeler les plaiſirs à ſon ſecours. Alors tout s'empreſſe, tout vole au-devant de la beauté pour la ſervir, & briguer le bonheur de recevoir ſes chaînes.

Lorſque le vœu de la nature eſt rempli, elle ſemble négliger les moyens par leſquels elle eſt parvenue à ſon but. La femme perd peu à

peu de ſon éclat : cette fleur délicate de tempérament, qui ne marche qu'avec la première jeuneſſe, diſparoît comme la roſée du matin. La force expanſive, dont les organes tiroient leur coloris & leur forme ſéduiſante, diminue, ſe ralentit; & une flaccidité déſagréable ſuccéderoit à la ſoupleſſe & à la fermeté élaſtiques dont ils étoient doués, ſi cet embonpoint qu'amène ordinairement l'âge adulte ne les ſoutenoit, & n'en impoſoit par un certain air de fraîcheur. Si cette nouvelle modification eſt incompatible avec la légéreté, la fineſſe de traits, & cette taille flexible qui ſont le partage de la puberté, elle admet au moins des grâces majeſtueuſes, & des

agrémens qui, ſans être auſſi piquans, ne laiſſent pas de ſervir quelquefois de piége à l'amour. La nature tâche cependant d'en tirer parti, & de les faire ſervir au profit de l'eſpèce : elle ranime par intervalles l'éclat de la femme ; elle fait de temps en temps naître de nouvelles fleurs ſous ſes pas, pour en tirer de nouveaux fruits. Mais enfin ne pouvant plus la défendre contre les impreſſions deſtructives du temps, & la tenant quitte de tout envers l'eſpèce, elle abandonne à ſon individu l'uſage des derniers momens qui lui reſtent.

La vieilleſſe, qui eſt toujours plus hâtive pour la femme que pour l'homme, ne ſuccède point immé-

diatement à l'époque où elle ceſſe d'engendrer. Il eſt encore un eſpace de temps, mais trop court ſans doute, où elle intéreſſe par un reſte d'attraits qui rappellent le ſouvenir de ceux qu'elle n'a plus. Elle redouble d'efforts pour conſerver ce reſte précieux & inutile; elle raſſemble autour d'elle toutes ſes machines pour arrêter les ravages du temps qui la dépouille tous les jours de quelque choſe : mais ſi elle pouſſe ſes ſoins plus loin que ne l'exige le deſir légitime de faire une retraite honorable, ſi elle écoute trop cet inſtinct qui ne lui a jamais fait enviſager d'autre bien que le bonheur de plaire, il eſt à craindre que la vieilleſſe, prête à fondre ſur elle, ne vienne mettre

dans un trop grand jour le contraſte déſavantageux de ſes prétentions & de ſon impuiſſance.

Lorſqu'enfin cet âge, qu'un auteur appelle l'*enfer des femmes*, eſt arrivé, elle doit ſe borner à jouir des droits reſpectables que les fonctions qu'elle a remplies lui ont acquis: elle n'a plus rien à attendre des objets auxquels elle a dû ſa principale conſidération; tout eſt flétri, tout eſt détruit: l'impulſion vitale qui animoit tous ſes organes, ſe concentre vers l'intérieur, & ſe fait à peine ſentir aux parties externes; l'embonpoint qui leur ſervoit de ſupport ſe diſſipe, & les abandonne à leur propre poids; d'ou réſulte un affaiſſement général, qui

défigure la femme par les mêmes choſes qui l'embelliſſoient autrefois. Parmi les débris dont elle eſt entourée, les cheveux, que l'homme perd de bonne heure, ſe montrent encore chez elle, & font voir que les organes de celle-ci ne perdent jamais tout-à-fait la flexibilité qui faiſoit leur caractère, & qu'après avoir différé en tout de l'homme, elle décline encore & vieillit à ſa manière.

Ceux qui veulent avoir le talent d'expliquer tout, trouvent les cauſes des altérations de la vieilleſſe dans le raccorniſſement exceſſif des ſolides, qui par-là perdent leur ſouplеſſe. Les mouvemens, diſent-ils, deviennent plus difficiles,

le jeu des organes ſe dérange, & l'exercice des fonctions vitales ceſſe. Cette prétendue explication n'en eſt point une. Elle n'eſt que la ſimple expoſition de la choſe; il ne s'agit point de ſavoir qu'on vieillit, parce que les organes perdent leur flexibilité & leur action; le point eſſentiel ſeroit d'apprendre pourquoi cette force intérieure, cette énergie qui nous fait croître, qui nous ſoutient & qui nous défend pendant quelque temps contre la plûpart des cauſes deſtructives qui nous menacent, ne prévient point auſſi ce dépériſſement gradué qui, après nous avoir conduits de l'enfance à travers les illuſions agréables de la puberté, aux jouiſſances de l'âge adulte, & nous avoir fait ſentir

les atteintes terribles de la vieilleſſe, nous amène enfin à la décrépitude & à la mort.

Tel eſt le tableau des différens âges de la femme, des attributs qui les caractériſent, & des circonſtances qui les accompagnent. Elle parcourt cette carrière avec plus ou moins de tranquillité & de bonheur, ſelon l'uſage bien ou mal ordonné des moyens établis par la nature, pour maintenir chaque être vivant juſques au terme qu'elle lui a marqué. Ces moyens ſont & doivent être aſſortis à la nature des fonctions qu'il a à remplir, & au genre d'organiſation qui lui a été départi. L'organiſation de la femme étant en tout ſemblable à celle de l'homme, excepté dans les

choſes qui caractériſent particulièrement le ſexe, & dans ces nuances qui modifient leur complexion générale, & que j'ai tâché de faire voir, elle doit néceſſairement être aſſujettie aux mêmes beſoins, aux mêmes appétits & aux mêmes paſſions. Elle a beſoin, comme lui, d'alimens pour croître & ſe développer, ou réparer les déperditions qu'entraîne l'exercice de la vie; elle a beſoin de reſpirer un air pur; ſi l'action & le mouvement lui ſont néceſſaires comme à l'homme pour fortifier ſes organes, & entretenir la pureté de ſes humeurs par une douce agitation, il faut auſſi que le repos & le ſommeil viennent de temps en temps verſer en elle leur baume réparateur ſur de

membres & des ſens trop exercés. Les fonctions importantes de l'économie animale, qui conſiſtent à ſéparer de la maſſe des humeurs, celles qui doivent acquérir des qualités particulières & utiles, & celles qui doivent être rejetées comme ſuperflues & nuiſibles, s'exécutent dans les femmes de la même manière que dans l'homme, & doivent être ſecondées avec les mêmes ſoins : enfin, la nature lui a donné, ainſi qu'à l'homme, des deſirs & des paſſions pour l'intéreſſer vivement à ſa propre conſervation ; mouvemens ſalutaires, mais dont elle doit tâcher, comme lui, de modérer l'activité, pour ne point accélérer le terme vers lequel tous les êtres ſont inſenſiblement

pouſſés, & auquel ils arrivent par des pertes ſucceſſives.

Quelle que ſoit la cauſe de cette dégradation inévitable, la ſageſſe veut qu'on ne la précipite point par un uſage déſordonné des moyens faits pour la retarder autant qu'il eſt poſſible. Un travail & des alimens proportionnés au progrès naturel de nos forces, des paſſions modérées, une exacte conformité aux loix de la nature, ſont les conditions eſſentielles qui peuvent nous faire jouir de toute l'étendue de nos facultés, & maintenir notre tempérament dans l'état où il doit être à chaque époque de la vie.

J'ai dit qu'il en eſt une (l'enfance) où ce tempérament, plus remarquable par l'agrément que par

la vigueur, & que nous avons appelé ſanguin, étoit commun à l'homme & à la femme. L'homme s'en éloigne bientôt plus ou moins ; mais il eſt dédommagé de cette perte par un bien plus précieux, qui eſt la force. Elle compenſe en lui, pour l'exercice des fonctions vitales, l'avantage que les femmes doivent à la ſoupleſſe de leurs organes. Elle lui eſt néceſſaire pour ſupporter les travaux pénibles auxquels ſon ſexe ou la ſociété l'aſſujettit, & qui l'augmentent à leur tour ; elle doit même faire ſon principal mérite : car on ſent bien que, ſelon les rapports que la nature a mis entre lui & la femme, l'un ne peut pas plaire par les mêmes endroits que l'autre.

Le tempérament, dans la femme comme dans l'homme, peut changer de nature, & de ſanguin devenir phlegmatique, mélancolique, bilieux. Si des ſucs mal digérés, ou ou un air ſouvent humide, donnent au ſang une conſtitution aqueuſe, le tempérament deviendra phlegmatique. Un ſang épaiſſi, qui ne pourra parvenir que difficilement aux extrémités des petits vaiſſeaux, ou à ces cellules dont le tiſſu muqueux eſt compoſé, peut faire que ces petits vaiſſeaux ou ces cellules s'oblitèrent, & que les gros vaiſſeaux s'agrandiſſent dans la même proportion; & ſi alors des agitations réitérées du ſyſtême nerveux, tendantes à redonner aux humeurs leur

fluidité ou leur pureté primitive, achèvent de détruire la ſubſtance muqueuſe qui modéroit la ſenſibilité des organes, le tempérament prendra le caractère mélancolique. Enfin, d'autres cauſes capables de donner de l'activité & de la chaleur aux humeurs, & d'imprimer de la roideur aux fibres & à la matière ſpongieuſe qui les entoure, peuvent rendre le tempérament bilieux.

Cependant les cauſes qui agiſſent ſur le tempérament des femmes, ne ſont pas en auſſi grand nombre que celles qui altèrent le tempérament des hommes. Les différens arts auquels ces derniers s'appliquent, modifient leur conſtitution

de mille manieres. L'exiſtence civile des femmes eſt moins variée; les occupations de la plûpart de celles qui ont le bonheur de travailler, ſont preſque par-tout les mêmes, & ſe réduiſent à des travaux qui, n'agitant pas exceſſivement le corps ni l'eſprit, ſervent à faciliter les fonctions vitales, & à maintenir également la ſanté & la beauté. Mais le travail même le plus exceſſif n'eſt pas ſi à craindre qu'une oiſiveté trop abſolue. Le beſoin, qui force certaines femmes de la dernière claſſe du peuple à des travaux qui ſembleroient devoir être réſervés pour les hommes, ne les prive que de quelques agrémens. L'exceſſive indolence détruit à la fois la ſanté, & ce que les femmes

aimeroient plus que la ſanté, s'il pouvoit ſubſiſter ſans elle, je veux dire la beauté. La médecine a autant de peine à étayer les foibles fondemens de l'une, que la coquetterie en a pour déguiſer le délabrement de l'autre, dans les femmes que leur état, ou un goût pernicieux, condamne à une inaction perpétuelle. Car un des maux les plus difficiles à guérir, doit être, ſans contredit, celui qui ſemble ôter à la nature les moyens dont elle ſe ſert pour combattre tous les autres. Les médecins qu'une longue pratique a éclairés ſur la marche ordinaire de la nature dans les maladies, ſavent que rien n'eſt plus oppoſé à cette marche, que les ſymptômes nerveux qui peuvent ſurvenir; & ils n'ont

que trop ſouvent lieu dans les maladies des perſonnes en qui l'abus de l'opulence, l'oiſiveté & les paſſions ont altéré la ſenſibilité primitive. Cette oppoſition qui eſt entre les mouvemens nerveux & les mouvemens ordinaires que la nature affecte ou doit affecter dans les maladies, a porté M. de Bordeu (*) à donner

(*) *Traité de Médecine théorique & pratique*, extrait des ouvrages de M. de Bordeu, par M. Minvielle. Voici comme ce dernier s'exprime : L'anomalie qui paroît dans les ſymptômes des maladies nerveuſes, marque qu'il règne un tel déſordre dans les forces organiques, qu'on a tout lieu de craindre qu'elles ne puiſſent amener une criſe heureuſe. Des remedes un peu actifs, adminiſtrés tout de ſuite dans ces cas, ne ſont qu'augmenter ce

le nom d'*irrégulières* à celles qui ont un caractère ſpaſmodique. L'oiſiveté, outre qu'elle empêche les organes d'acquérir cette fermeté qui rend leurs mouvemens plus efficaces & plus aſſurés, fait que les humeurs n'éprouvent point cette tranſpreſſion qui les épure, en les faiſant paſſer fréquemment par les différentes filières & les différens vaiſſeaux : forcées de croupir, faute d'action de la part des ſolides, elles s'altèrent par le repos ; leur mixtion ſe dérange ; les principes qui la formoient ſe ſé-

déſordre déja exiſtant ; & pour que ceux-ci agiſſent avec fruit, il faut que la nature les ſeconde, ſans quoi ils ne produiſent qu'un effet pernicieux ; ce qui arrive dans ces maladies. Pag. 173.

parent,

parent, & produiſent des combinaiſons malfaiſantes.

L'exercice eſt donc néceſſaire; mais la conſtitution des femmes ne comporte qu'un exercice modéré. Leurs foibles bras ne ſauroient ſupporter des travaux trop rudes & trop long-temps continués, & les grâces s'accommodent peu de la ſueur & du hâle. Un travail exceſſif maigrit & déforme les organes, en détruiſant, par des compreſſions réitérées, cette ſubſtance cellulaire qui contribue à la beauté de leurs contours & de leur coloris. L'exercice que les femmes d'une condition moyenne trouvent dans des occupations utiles & indiſpenſables, eſt le plus ſalutaire, parce qu'il joint aux effets naturels du tra-

vail, la satisfaction intérieure que donne l'accompliſſement d'un devoir: il eſt par-là plus propre à remplir l'ame, & à l'empêcher de trop peſer ſur elle-même, comme elle fait dans les perſonnes dominées par la pareſſe.

La promenade, par laquelle les gens oiſifs croient s'acquitter envers la loi générale qui nous condamne à nous occuper & à agir, n'eſt point un travail : mais un délaſſement du travail : elle n'en a point les effets, comme elle n'en remplit point les conditions. Ce genre d'exercice, au lieu d'imprimer un mouvement égal à tout le corps, ou du moins un mouvement alternatif aux différens muſcles, ne fait mouvoir que les parties inférieures du corps ; toutes les

parties ſupérieures reſtent immobiles. Les humeurs à qui les premières ont donné une impulſion vive, doivent éprouver de la part des autres une réſiſtance conſidérable, qui en rend le cours peu uniforme, & la diſtribution inégale. Il y a encore cet inconvénient dans les promenades ſolitaires des perſonnes d'une ſanté foible, ou d'une conſtitution mélancolique; c'eſt qu'elles ſont une occaſion pour ces perſonnes de ſe livrer à tout le vuide de leur ame, à cette intempérance d'idées qui les charment en fatigant les reſſorts de leur eſprit, & aux extatiques viſions dont elles ſe repaiſſent: de ſorte que le fruit qu'on retire de cette eſpèce d'exercice, eſt d'en revenir la tête & les

jambes excédées, pour retomber dans une inertie pire que celle dont on vouloit par là ſe garantir. Si on ſe promène purement par régime, la promenade, ne nous intéreſſant pas aſſez pour nous enlever hors de nous-mêmes, nous permet trop de penſer au motif qui nous fait promener, & qui devient par conſéquent un ſujet de contention d'eſprit, capable d'empêcher l'effet d'un tel remède. Baglivi dit qu'en penſant trop à ſa digeſtion, on ne digère point : il en eſt de même des autres actions vitales ou animales; on les trouble en s'en occupant. Il faut à l'homme un travail réel; & le plus avantageux ſeroit celui qui exerceroit également le corps & l'eſprit, & qui maintien-

droit un juſte équilibre entre les forces morales & les forces phyſiques. C'eſt après un ſemblable travail que la promenade ſeroit un délaſſement auſſi ſalutaire qu'agréable (*) parce qu'au lieu d'y porter les idées triſtes & noires d'un être oiſif, on n'y porteroit que des organes que l'impreſſion du travail auroit rendus plus avides de nouvelles ſenſations : c'eſt alors qu'un air pur, un ombrage frais, & le parfum ſuave des fleurs, verſeroient efficacement dans l'ame, avec l'oubli des occupations paſſées, les forces néceſſaires pour en ſupporter de nouvelles.

Il ne faut pas que l'exercice ſoit

(*) *Théorie des Sentimens agréables, p. 216.*

l'objet d'un calcul trop ſcrupuleux, ni s'occuper la montre à la main ; il vaut mieux conſulter ſon goût actuel, ou plutôt l'inſtinct, dont l'impulſion eſt toujours sûre, que les idées chimériques d'ordre & de régularité auxquelles certaines perſonnes ſe ſoumettent ſervilement. Un genre de vie trop compaſſé, en aſſerviſſant celui qui le prend à l'empire de l'habitude, l'expoſe davantage aux atteintes des maladies, au lieu de l'armer contre elles. Notre machine ne doit pas être plus réglée que l'élément qui l'environne. Il faut ſe repoſer, travailler, ſe fatiguer même, ſelon que le ſentiment de nos forces actuelles le permet. Ce ſeroit une prétention ridicule, que de vouloir

ſe réduire à une parfaite uniformité, & garder toujours la même aſſiette, quand tous les êtres, avec leſquels nous avons les rapports les plus intimes, ſont dans une viciſſitude continuelle. Le changement eſt même néceſſaire pour nous préparer aux ſecouſſes violentes qui quelquefois ébranlent les fondemens de notre exiſtence. Il en eſt donc de nos corps comme des plantes, dont la tige ſe fortifie au milieu des orages & par le choc des vents contraires.

L'équitation a paru une reſſource ſuffiſante contre les ſuites dangereuſes de la molleſſe; mais cette eſpèce d'exercice, que certains états de maladie rendent quelquefois néceſſaire, ne peut guère devenir l'exer-

cice ordinaire & journalier des femmes; elles ne ſauroient en tirer le même fruit que les hommes. Elles ſont obligées de le prendre, ou avec trop de danger, ou avec des précautions qui le rendent inutile. D'ailleurs, en montant à cheval, elles paroiſſent ſe dépouiller des grâces qui leur ſont naturelles, ſans prendre celles du ſexe qu'elles veulent imiter.

Un exercice plus compatible avec les agrémens propres aux femmes, ſeroit ſans contredit la danſe, ſi la manière la plus commune dont on s'y livre parmi nous, n'étoit plus capable d'énerver que de fortifier les organes. Les anciens, qui avoient le ſecret de faire ſervir les plaiſirs des ſens au profit du corps, avoient fait

de la danſe une partie de leur gymnaſtique. Il en étoit de même de la muſique ; ils l'employoient pour calmer les mouvemens déſordonnés de l'ame, & quelquefois pour guérir les maladies du corps ; car, par les moyens qui affectent l'une, on a une priſe naturelle ſur l'autre. Dans la naiſſance des corps politiques, les amuſemens ſont aſſortis à la ſévérité des inſtitutions dont ces corps tirent leur force ; mais lorſqu'on eſt parvenu à faire de ces amuſemens un pur objet de volupté, ils ne ſont plus propres à remplir les vues du philoſophe ni celles du médecin.

Les mêmes raiſons qui éloignent les femmes d'un travail violent & ſoutenu, leur interdiſent auſſi les

travaux plus dangereux encore d'une étude ſuivie. La ſcience, que les hommes achètent preſque toujours aux dépens de leur ſanté, ne ſauroit dédommager les femmes de la détérioration de leur tempérament & de leurs charmes. Qu'elles abandonnent aux hommes la vaine fumée qu'ils cherchent dans cette acquiſition dangereuſe : la nature a aſſez fait pour elles ; ce ſeroit un attentat contre elle de flétrir les dons précieux qu'elles lui doivent. Une forte contention d'eſprit, en dirigeant vers la tête la plus grande partie des forces vitales, fait de cet organe un centre d'activité, qui ralentit d'autant l'action de tous les autres organes. Une perſonne profondément occupée n'exiſte que

par la tête ; elle ſemble à peine reſpirer. Toutes les autres fonctions ſe ſuſpendent ou ſe troublent plus ou moins ; la digeſtion en ſouffre ſurtout ; les ſucs mal élaborés deviennent plus propres à former des embarras ou de mauvais levains, qu'à réparer les déperditions qui ſont une ſuite néceſſaire du mouvement qui entretient la vie. Le corps privé des ſucs qui le renouvellent, ou ſouillé par des humeurs excrémentitielles qui y ſéjournent trop long-temps, languit, ſe fane, & tombe comme un tendre arbriſſeau planté dans un terrain aride, & dont l'ardeur du ſoleil a deſſéché les branches ; ou bien le principe qui ſurveille les organes, trop long-temps fixé loin d'eux par

la méditation ou par la lecture ; lorſqu'enfin il eſt rappelé, y rencontrant des matières étrangères ou dégénérées, ſe trouble, s'agite pour les chaſſer, & ouvre cette ſcène tumultueuſe de mouvemens irréguliers qu'on appelle *vapeurs* ou hypocondriaciſme.

Cette affection familière aux gens de lettres, ſeroit une ſuite plus naturelle & plus infaillible d'une étude ſérieuſe dans les femmes qui ſeroient aſſez dupes pour s'y livrer. Leurs organes délicats ſe reſſentiroient davantage des inconvéniens inévitables qu'elle entraîne. Auſſi un inſtinct ſalutaire ſemble-t-il les en écarter, comme d'un précipice qui, pour être couvert de fleurs, n'en eſt pas moins affreux,

affreux, & dirige leur goût vers les objets frivoles. Les hommes qui veulent flatter les femmes, disent que ce goût est notre ouvrage, & que nous leur fermons la porte des sciences, pour nous assurer exclusivement ce genre de supériorité. Ce qu'il y a de plus vrai, c'est qu'elles ne s'en soucient guère, & c'est avec raison. On veut les louer sur l'esprit qu'elles pourroient avoir, comme s'il n'y avoit point d'éloges à donner à celui qu'elles ont.

La principale destination des femmes étant de plaire par les agrémens du corps & par des grâces naturelles, elles s'en écarteroient en courant après la réputation que donne la science ou le bel-esprit. Car il est certain que

s'ils procurent des avantages précieux à la ſociété, ceux qui réſultent d'un corps ſain, & d'un eſprit libre & aiſé, ſont rarement le partage des perſonnes qui ſe livrent à un déſir immodéré de s'inſtruire, ou qui ſe dévouent à la fonction pénible & ingrate d'éclairer leurs ſemblables. Celles-ci ſont le plus ſouvent des hommes qui, travaillant ſans ceſſe à enrichir le monde par des découvertes utiles & par de nouvelles vérités, ou à l'amuſer par des écrits agréables, conſentent à y être nuls par leur perſonne. Preſque toujours déplacés ou par leurs prétentions, ou par cette indifférence apathique que donne la méditation, ils ſont au milieu de leurs contemporains comme des

hommes d'un autre ſiècle, ignorant les uſages les plus communs & les plus indiſpenſables, & toujours occupés d'autres objets que ceux qui conviennent à leur ſituation préſente. « Cela, dit Montagne, les rend » ineptes à la converſation civile, » & les détourne des meilleures oc» cupations. Combien ai-je vu, de » mon temps, d'hommes abeſtis par » une téméraire avidité de ſcience ? » Le chancelier Bacon (*) avoue que c'eſt un inconvénient aſſez ordinaire

(*) *Aliud vitium litteratis familiare, quod faciliùs excuſari poteſt quàm negari, illud nimirum quòd non facilè ſe applicent & accommodent ad perſonnas quibuſcum negotiantur aut vivunt*, Fr. Bacon. de augment. ſcientiar. Lib. I, pag. 22.

aux lettres. Mais cet inconvénient ſeroit plus ſenſible & plus choquant dans les femmes, dont l'affabilité & le caractère conciliant, qui leur ont été donnés pour tempérer la rudeſſe naturelle de l'homme, ne ſauroient s'accorder avec la morgue du ſavoir. Enfin, les idées des gens de lettres, même les plus exempts de ces défauts, ont toujours un air de contrainte qui leur ôte le naturel & la grâce; & comme le plus ſouvent elles ne leur appartiennent pas, on pourroit les comparer à des dépouilles qu'on a été chercher dans des tombeaux; elles ſont inanimées & froides comme les cendres des morts auxquels on les a dérobées; ou bien, ſi elles leur ſont propres, comme elles ſont

le fruit du travail, elles ne reſſemblent pas mal à ces fruits avortés, ſans beauté comme ſans ſaveur, que l'art arrache à la nature, pour flatter la vanité ou ſoulager l'impatience des riches (*).

Au contraire, l'eſprit des femmes, inculte, mais pétillant, brille d'autant plus, qu'il n'eſt point étouffé par un ſavoir injuſte. Son caractère original le rend piquant; ſa liberté lui donne des grâces. Leurs idées n'ont rien de gêné, de contraint;

(*) Nous ne diſons point ceci pour détourner les femmes de donner à leur eſprit une culture honnête, mais pour les éloigner d'un excès qui rend ſouvent ridicule, & qui nuit preſque toujours à la ſanté. Au ſurplus, les études d'agrément ſont les ſeules qui leur conviennent.

leurs expreſſions ſont la véritable image de leur ame ; irrégulières, mais pleines de naturel & de vie. Leur converſation, toujours vive & animée, peut ſe paſſer de la ſcience, & a par elle-même un intérêt que toutes les reſſources de l'érudition ne ſauroient lui donner. Tout lui ſert d'aliment : leur eſprit ſait tirer parti des moindres objets, & reſſemble au feu qui convertit en ſa ſubſtance tout ce qu'il touche, & communique ſon éclat aux matières les plus viles, & qui en paroiſſent le moins ſuſceptibles. Enfin, comme les femmes ſont un des plus grands mobiles & un des principaux liens de la ſociété, la néceſſité d'étudier continuellement quels ſont les reſſorts qui en font

agir les membres, & d'y mettre leur foibleſſe à l'abri des chocs que le jeu de ces reſſorts néceſſite, leur donne cette ſagacité qui ſait quand & comment on doit agir & parler, l'art de meſurer ſes démarches, de graduer ſes actions & ſon langage ſelon les circonſtances, une certaine habitude de ſaiſir d'un coup d'œil toutes les convenances, en un mot, l'eſprit de ſociété, que bien des gens diſent être le meilleur de tous.

D'ailleurs, une femme en ſait toujours aſſez; non point, comme diſoit un duc de Bretagne, parce qu'elle ſait *mettre de la différence entre la chemiſe & le pourpoint de ſon mari*, mais parce qu'avec une mémoire facile & une tournure d'eſprit légère & agréa-

ble, elle a l'art de multiplier les connoiſſances que le commerce des hommes, ou quelques lectures fugitives & paſſagères, peuvent lui procurer. On ne ſera point étonné de l'étalage ſcientifique que fera un homme qui vient de pâlir ſur des livres; mais un des charmes de la converſation des femmes, ſur-tout quand la prétention en eſt bannie, c'eſt de paroître ſavoir tout, ſans avoir jamais rien appris.

Pourroient-elles ſacrifier tant d'avantages réels à un vain phantôme, ſe livrer à des travaux où elles ont tout à perdre & rien à gagner, & ſe deſſécher par des veilles multipliées, pour acquérir un titre qui ne peut jamais chez elles qu'être ſubordonné à un autre genre de mérite? Leur in-

térêt eſt donc de tâcher de trouver des exercices qui ſoient propres à développer & à perfectionner leurs facultés naturelles, ſans nuire à leur tempérament.

Parmi les moyens que les hommes ont inventés pour adoucir le poids d'une vie livrée à l'ennui & à l'inutilité, il en eſt un qui, comme un fléau contagieux, déſole la ſociété, & n'eſt pas moins funeſte aux mœurs qu'à la ſanté, parce qu'il produit le double effet de la pareſſe & d'une paſſion vive. L'avarice qui en eſt l'ame, pour mieux ſe déguiſer, lui a donné les noms d'amuſement & de jeu. Qu'on ſe repréſente un cercle de perſonnes clouées ſur des chaiſes, autour d'une table, & dans une

athmoſphère uſée & corrompue, dont le corps eſt immobile, tandis que leur eſprit eſt dans une agitation extrême, balancées ſans ceſſe par l'eſpoir & la crainte; ſeulement occupées du ſoin de captiver les faveurs de l'aveugle dieu auquel elles ſacrifient; qui ſe laiſſant entraîner au gré de la paſſion qui les anime, oublient & les devoirs qui les appellent & les heures qui s'écoulent, & ne ſortent enfin de ce violent accès que pour ſe plonger dans des chagrins plus réfléchis; & on aura une idée de ce qu'on appelle jeu. D'après cette idée, on conçoit que rien n'eſt plus capable de troubler l'ordre des fonctions animales & la régularité des mouvemens vitaux, qu'un pareil dé-

faut d'équilibre entre le phyſique & le moral ; que les humeurs, dérangées par là dans leurs cours, ne reçoivent point les préparations néceſſaires aux ſécrétions qu'elles doivent ſubir, & que, forcées de croupir dans quelque viſcère, elles y forment des empâtemens dangereux, ou que, rejetées comme nuiſibles vers la peau, ſous la forme de dartres ou d'autres eſpèces d'éruptions, elles en détruiſent le poli, la ſoupleſſe & l'éclat. Il faut ajouter que cet état d'agitation, ſouvent répété, doit à la longue faire contracter un caractère iraſcible, & donner à la ſenſibilité une énergie vicieuſe qui tourne toujours au détriment de la machine.

Ainſi une femme qui auroit quelque

choſe de plus à riſquer que ſa ſanté, ſeroit doublement intéreſſée à éviter le jeu. Il entraîne ordinairement des veilles trop prolongées, qui échauffent & affaiſſent le corps. Il ſemble, à la vérité, que les femmes les ſupportent mieux que les hommes ; ce qui vient ſans doute de ce que les ſenſations dans ceux-ci ſont plus profondes, & que l'attention ſuperficielle avec laquelle les femmes effleurent les objets, les ſauve de la fatigue que leurs impreſſions produiſent. Il ſe peut auſſi que les travaux ſérieux & tontentifs des hommes, leur rendent le calme bienfaiſant du ſommeil plus néceſſaire. Il eſt néanmoins toujours vrai que la lumière artificielle, par laquelle on tâche de remplacer celle

du ſoleil, nuit aux reſſorts de la vue; & que plus on en multiplie les foyers, qui ſont toujours trop près de cet organe, plus on en augmente les mauvais effets, ſans en corriger l'uniformité fatigante. Car la lumière des bougies, bien loin de laiſſer aux objets leurs couleurs naturelles, comme fait la lumière douce & variée de l'aſtre du jour, les confond toutes. La variété des couleurs qui forment le tableau de l'univers, eſt peut-être une des cauſes qui nous le font contempler toujours avec plaiſir, & ſans éprouver de laſſitude. Enfin, par la clôture continuelle que le jeu exige, on ſe dérobe aux influences ſalutaires de l'air, qui eſt un des ingrédiens les plus eſſentiels à notre exiſtence,

qui nous anime, & donne à nos organes le ton & le reſſort convenables. La fraîcheur d'un beau matin, les émanations reſtaurantes des végétaux, & le ſpectacle raviſſant de la nature, ſont perdus pour une perſonne qui paſſe la nuit à jouer, & le jour à dormir.

Nous nous trouvons naturellement conduits à parler des effets des paſſions, en parlant de l'amour du jeu, qui en eſt une. Les paſſions qui ont leur ſource dans ce principe qui met en mouvement tous les êtres animés, & qu'on appelle amour de nous-mêmes, ſont une des cauſes les plus deſtructives de nos corps. Ce qui étoit fait pour nous mener au bien-être, devient l'inſtrument de notre ruine, par l'abus

que nous en faiſons. Les paſſions, dans l'inſtitution de la nature, ne devoient être que des mouvemens bruſques & paſſagers. L'animal en danger devoit pourvoir à ſa sûreté par des efforts & des moyens indépendans de la réflexion : une impulſion involontaire & irréſiſtible le devoit porter à propager ſon eſpèce ; mais ces momens, auſſi rares qu'orageux, étant paſſés, il devoit rentrer ſous la direction d'un inſtinct paiſible. Ainſi les paſſions étoient néceſſaires. Les hommes ont rendu cette arme dangereuſe pour eux-mêmes ; à force de l'aiguiſer. Dans l'état actuel de certaines ſociétés, les paſſions ne ſont qu'un accès continuel qui en agite les membres : au lieu d'être comme

un ſouffle léger propre à leur imprimer un mouvement modéré, elles ont acquis un tel degré d'activité en ſe choquant, qu'elles ne forment plus qu'une tempête affreuſe; ou plutôt elles ſont devenues un feu dévorant qui conſume l'eſpèce humaine.

Ces expreſſions ne ſont point outrées; elles ſont les ſeules qui puiſſent déſigner les effets réels qu'une paſſion vive ou lente produit ſur l'économie animale. Quoique chaque paſſion ait un caractère particulier, & ſe manifeſte par des ſignes ſenſibles qui lui ſont propres, elles ont toutes cela de commun, qu'elles pervertiſſent l'ordre & la ſucceſſion naturelle des mouvemens dont la vie dépend. Dans les paſſions triſtes, l'ame ſemble

abandonner le ſoin du corps, pour ne s'occuper que de l'objet qui l'affecte. On éprouve (*) à la région épigaſtrique une conſtriction permanente, une ſorte de reſſerrement qui gêne la reſpiration, ôte l'appétit, & s'oppoſe à la digeſtion; tous les mouvemens ſe ralentiſſent, les humeurs ſoumiſes à leur influence vitale s'altèrent, & les parties qu'elles doivent nourrir dépériſſent néceſſairement.

Quant aux paſſions fougueuſes, outre les ſecouſſes irrégulières qu'elles produiſent dans les différentes parties du corps, & les refoulemens tumultueux des liquides qui en ſont

(*) *Idée de l'Homme phyſique & moral.*

la ſuite inévitable, elles opèrent un autre effet qui, pour être plus lent & plus caché, n'en eſt pas moins funeſte. Les mouvemens de l'ame occupée d'une forte paſſion, ſe communiquent à tous les organes; toutes les fibres en ſont agitées; leur mouvement tonique en eſt accéléré; & l'intenſité de ce mouvement, long-temps ſoutenue, néceſſite entre elles des frottemens réitérés qui détruiſent cette ſubſtance muqueuſe qui leur ſert d'enveloppe, & à laquelle elles doivent leur liant, leur ſoupleſſe, leur force. Cette ſubſtance, qui les défend contre les impreſſions trop fortes des corps étrangers & en émouſſe la trop grande vivacité, dont les organes tirent leur volume & la

beauté de leur forme, anéantie ſucceſſivement; les abandonne à tous les déſordres d'une ſenſibilité effrénée; avec elle diſparoiſſent la fraîcheur du tempérament & les agrémens du corps, qui font place à une maigreur & une foibleſſe ſouvent incurables. Il ſeroit ſans contredit plus aiſé d'expoſer tous les ravages des paſſions, que d'indiquer les moyens de s'en garantir. Chacun doit conſulter ſes forces; il nous ſuffit de préſenter quelques-uns des motifs puiſſans qui doivent exciter à en faire tout l'uſage poſſible.

Parmi les ſources les plus fécondes des dérangemens de l'économie animale, l'abus des alimens & des boiſſons doit tenir un des premiers

rangs. Hippocrate a poſé, relativement au choix & à la quantité des alimens qu'on doit prendre, une maxime qui, bien entendue, comprend toutes les règles de la diète. Il dit qu'on ne doit point donner au corps plus d'alimens qu'il n'en peut digérer & conſommer (*). Il s'enſuit que la quantité de nourriture néceſſaire à chaque individu, eſt déterminée par la conſtitution, le tempérament, la force & le genre de vie de ce même individu (**). La nature, dans les

(*) *Hæc eſt ciborum offerendorum occaſio ut eâ copiâ exhibeantur, quam corpus ſuperare valeat,* De loeis in homine.

(**) On trouvera des préceptes très-ſages ſur cette matiere, dans le ſavant Commentaire

perſonnes du ſexe, ne doit demander qu'une quantité proportionnée à la foibleſſe de leurs organes, & aux exercices peu fatigans dont elles s'occupent. Mais les femmes, ainſi que les hommes, en écoutant un appétit trompeur ou factice, tranſgreſſent des bornes ſi légitimes, ſans s'en appercevoir : &, lorſqu'on eſt parvenu à confondre l'habitude ou le plaiſir avec le beſoin, ce n'eſt pas la nature qui décide de la fréquence & de la durée des repas ; on la ſollicite avant qu'elle déſire, on la ſurcharge après qu'elle eſt ſatisfaite. Opprimée ſous un poids exceſſif d'alimens ſuperflus

que M. Lorry a donné ſur les livres diététiques d'Hippocrate.

ou nuiſibles, elle en digère & en aſſimile ce qu'elle peut; le reſte, mis à l'écart, forme dans les viſcères, & ſur-tout dans les premières voies, des foyers de corruption qui préparent les maladies, ou du moins deviennent, dans l'endroit où ils ſe trouvent, un principe conſtant d'irritation, qui, occaſionnant des tiraillemens & opérant une tenſion inégale de divers organes, en dérange le jeu & les fonctions reſpectives, & ſur-tout en altère la forme & la couleur. Un viſage défait & une certaine pâleur, ſont les ſymptômes inſéparables du mauvais état des entrailles.

Il y a à la vérité des perſonnes en qui la nature, ſecondée d'un bon eſtomac & d'une diſpoſition particu-

lière à s'engraiſſer, vient à bout de convertir en ſubſtance animale tous les alimens qu'on lui préſente; mais elles achètent cet avantage par une corpulence & un excès d'embonpoint qui ne ſont pas moins contraires à la beauté (*), & peut-être à la

(*) Quand je dis que l'excès d'embonpoint eſt contraire à la beauté, j'entends aux idées conventionnelles de beauté, reçues parmi nous. Car il eſt des peuples, tels que les Egyptiens, chez leſquels l'embonpoint eſt un mérite, puiſque leurs femmes ſont tout ce qu'elles peuvent pour ſe le procurer. Proſper Alpini (*Medic. Ægytior.*) nous apprend les moyens dont elles ſe ſervent pour remplir cet objet. « Elles ſont dans l'uſage, dit-il, lorſ-» qu'elles ſont au bain, de prendre un potage » fait avec une poule engraiſſée avec beaucoup

ſanté, que la maigreur ; car elles ôtent au corps ſes proportions naturelles, ſa ſoupleſſe & ſa légéreté. On pourroit preſque partager les perſonnes que leur fortune met en état de commettre de fréquens abus dans le manger, en deux claſſes, l'une formée de gens exceſſivement maigres, & l'autre de gens exceſſivement gras.

La règle d'Hippocrate ne ſe borne point à la ſurabondance des alimens ; elle s'étend auſſi à leur qualité, ainſi qu'à celle de la boiſſon. Un philoſophe de ce ſiècle a dit qu'on pourroit juger du caractère des peuples, par

„ de ſoin, & de manger enſuite toute la poule „ dans le bain même. „ L'auteur cité ne dit point ſi cette recette réuſſit ; on conviendra du moins qu'elle n'eſt ni difficile ni rebutante.

la

la nature des alimens dont ils ſe nourriſſent. En effet, le caractère tient à la conſtitution phyſique, & celle-ci détermine le choix des alimens qui à leur tour renforcent le caractère. Il y a tel peuple auquel il faut des viandes & des boiſſons fortes, comme plus analogues à la conſtitution vigoureuſe dont il eſt doué. Il en eſt d'autres où les individus, énervés par la chaleur du climat, ſe trouveroient accablés par ces mêmes viandes : des alimens aqueux & légers ſont plus aſſortis à la foibleſſe de leurs organes. La conſtitution des femmes ſe rapproche de celle des derniers. Auſſi leur goût en général, quand il n'eſt point dépravé, les porte-t-il à donner la préférence aux mets & aux

boiſſons, qui n'exigent pas une grande dépenſe de forces digeſtives, dont les principes conſtitutifs n'aient pas une action trop forte ſur les fibres délicates de leurs ſolides : les végétaux, les fruits, le laitage, &c. ſont pour l'ordinaire les mets qu'elles recherchent.

Cependant il n'eſt pas rare de voir des femmes paſſionnées pour les viandes de haut goût, & pour les liqueurs ſpiritueuſes & aromatiques. Il eſt vrai que le plus grand nombre de ces femmes ſont maigres, & d'un tempérament bilieux. Tant il eſt vrai que le goût n'eſt pas toujours un guide sûr pour décider le choix des alimens. La nature eſt tous les jours en défaut, relativement aux ſenſations qui déterminent ſes appétits. En général, elle eſt avide de celles

qui nous remuent vivement. Comme l'agitation eſt un caractère inhérent à la vie, & que par conſéquent nous n'avons jamais un ſentiment plus intime de notre exiſtence que lorſque nous ſommes agités, nous courons après tout ce qui peut produire en nous cette agitation agréable. Elle eſt le principe de ce goût incorrigible qu'ont certaines perſonnes pour les alimens ſalés ou épicés, pour les liqueurs ſpiritueuſes, pour le café, pour le tabac, &c. Mais toutes ces choſes nous détruiſent en nous flattant ; car elles n'agiſſent qu'en augmentant le mouvement des fibres qu'elles agacent ; & l'ébranlement qu'elles cauſent fait toujours place à un affaiſſement qui nous rend

de plus en plus leur action néceſſaire, au point de ne pouvoir plus exiſter ſans elles. On ſait que le café ôte le ſommeil à beaucoup de perſonnes, & que même celles qui ſont le plus habituées à ſon uſage, éprouvent, après l'avoir pris, une eſpèce de léger mouvement de fièvre, qui eſt préciſément la cauſe de cette ſatisfaction, ou plutôt de cette ivreſſe momentanée que procure cette boiſſon ſéduiſante. Comme un vent officieux, elle écarte tous les nuages qui offuſquoient l'ame, elle ranime les reſſorts aſſoupis de la penſée, & donne un cours plus rapide à nos idées. Elle eſt la ſource où beaucoup de gens de lettres vont épurer leur verve, & puiſer cette ardeur qui les diſpoſe à produire : c'eſt l'Hippocrène de beaucoup de poètes.

Mais le but qu'on ſe propoſe dans ſon uſage, & l'effet réel qu'elle opère, prouvent qu'elle convient peu au ſexe, & à l'âge deſtiné à briller par les avantages du corps, plutôt que par les talens de l'eſprit.

En expoſant les effets de l'oiſiveté, des paſſions & de l'intempérance, nous avons fait connoître les cauſes les plus actives & les plus univerſelles des altérations du tempérament. Il en eſt ſans doute d'autres moins générales & plus accidentelles. Elles exigeroient un détail qui n'entre point dans notre plan. Nous nous contenterons de dire quelques mots de l'emploi trop fréquent que font les femmes de certains moyens qu'on appelle *coſmétiques* (*),

(*) Coſmétique vient du mot grec *coſ*

parce qu'ils ont la beauté pour objet, dont l'adminiſtration eſt ſouvent abuſive; car on ne doit pas s'attendre que ſur une choſe qui les touche de ſi près, elles ſoient plus modérées que dans tout le reſte. Quand les moyens qu'elles mettent en uſage n'ont pour but que la ſimple propreté, ils ne peuvent être qu'utiles. C'eſt aſſurément une pratique auſſi

mos, qui ſignifie *ornement*, ou de *coſmein*, *orner*. Les coſmétiques, ou remèdes deſtinés à perfectionner la beauté, ſont une des branches les plus lucratives de la charlatanerie. Les femmes qui font dépendre leur exiſtence de la beauté, doivent être auſſi crédules ſur ce qui intéreſſe un point auſſi eſſentiel pour elles, que les hommes le ſont en général lorſqu'il s'agit de leur ſanté.

ſaine que louable, d'enlever de temps en temps le limon & la matière excrémentitielle que la tranſpiration laiſſe ſur la peau, & ſur-tout ſi on n'emploie que de l'eau, tout au plus légérement aiguiſée avec quelque acide qu'on peut encore affoiblir en l'enveloppant dans quelque ſubſtance mucilagineuſe. Le plus sûr cependant eſt de n'ajouter aucun ingrédient à l'eau ſimple, parce que telle liqueur, dont l'action ſe bornera à donner du ton & de l'élaſticité à la peau dans certains ſujets, fera, ſur d'autres plus ſenſibles, l'effet d'une liqueur ſtyptique, & les expoſera aux ſuites preſque toujours fâcheuſes de ces tentatives imprudentes qu'on haſarde trop ſouvent pour ſe délivrer de quelque dif-

formité : telles ſont celles où l'on propoſe de faire diſparoître de la peau des taches, des rouſſeurs, des croûtes dartreuſes qui en terniſſent l'éclat.

De ces diverſes impreſſions, les unes ſont ineffaçables, parce qu'elles tiennent à la conſtitution primitive de cet organe ; les autres ſont néceſſaires, parce qu'elles ſont le réſultat excrémentitiel des dernières digeſtions, ou le fruit de l'impulſion active du principe vital qui pouſſe au dehors, & vers un organe dont les affections intéreſſent peu la vie, une matière qui deviendroit une cauſe infaillible de corruption, ſi elle ſéjournoit long-temps dans des organes plus eſſentiels. Cette matière éruptive, qui, même en dégradant la

peau, atteſte la vigueur & l'activité vigilante de la nature, doit être néceſſairement évacuée; & les agrémens qu'elle ôte, tout précieux qu'ils ſont, ne doivent pas être mis en balance avec les inconvéniens attachés à ſa ſuppreſſion. Les moyens ordinaires qu'on met en uſage pour diſſiper les taches qu'elle produit ne peuvent être que des remèdes qui, par leur action aſtringente ſur la peau, répercutent vers les parties internes la matière dangereuſe que la nature plus ſage tâchoit d'en écarter. Ne pouvant la chaſſer par la voie la plus favorable, elle tente de s'en débarraſſer par d'autres émonctoires où cette matière laiſſe preſque toujours des traces funeſtes, & quelle altère ou dénature

tôt ou tard ; & l'effet le moins à craindre qui réſulte de cette perverſion des mouvemens naturels, eſt un état de langueur, pire cent fois que les défauts ſuperficiels & tout au plus incommodes qu'on vouloit éviter.

L'eſpoir trop crédule de redreſſer la nature, a auſſi fait inventer des moyens méchaniques pour prévenir ou corriger des défauts qu'on attribue pour l'ordinaire à ſes erreurs, mais que bien ſouvent on pourroit peut-être avec plus de raiſon imputer à nos vices. La nature ſimple & livrée à ſa marche droite & uniforme, produit peu de boſſus, de boiteux, & de tous ces êtres informes dont fourmillent tous les lieux où elle eſt continuellement outragée par des

mœurs qu'elle réprouve. C'eſt auſſi dans ces lieux que l'uſage des corps de baleine eſt le plus en vogue. On prétend par ce ſecours artificiel perfectionner la taille, qu'au contraire on dégrade ou qu'on empêche de ſe former. Les médecins & les philoſophes ſe ſont élevés avec autant de force que de raiſon contre l'abus qu'on fait des corps ; ils l'ont repréſenté comme un obſtacle qui, dans les enfans, s'oppoſe à leur développement, & peut, dans les perſonnes déja formées, tellement gêner l'exercice des fonctions, qu'il en dérange l'ordre, & qu'il altère la forme naturelle des organes; enfin, comme une choſe qui choque même les idées d'agrément qu'on ſe propoſe. Un grand

préjugé contre les corps, c'eſt que, chez les peuples qui n'en font aucun uſage, les femmes ont la taille plus avantageuſe & ſont mieux faites que chez ceux qui regardent ce ſupplément ou ce correctif comme néceſſaire à l'ouvrage de la nature, & qui penſent que les hommes peuvent être façonnés comme les matières que l'art ſoumet au rabot & au ciſeau. Le peu de ſuccès de cette pratique devroit les éclairer ſur la fauſſeté des idées ſur leſquelles on la fonde, leur inſpirer plus de confiance pour les opérations ſimples de la nature, & les convaincre qu'autant elles ſont ſalutaires & heureuſes, lorſqu'elles ne ſont pas contrariées, autant elles ſont imparfaites & irrégulières, lorſque nous eſſayons d'y

d'y mêler nos procédés & nos caprices.

Voilà par quels moyens en général on ſe hâte de flétrir un tempérament qui ne doit briller que quelques inſtans, & comment on ruine ſes facultés naturelles, en voulant trop en étendre l'uſage, ou en voulant les élever à une perfection chimérique. On a beau faire, on ne reculera jamais les bornes que la nature a aſſignées aux choſes. Le parti le plus convenable & le plus sûr, eſt de ſe conformer à ſa marche qui eſt toujours modérée; au lieu qu'en ſe fatigant, & en uſant ſon être à pourſuivre quelques biens imaginaires, on ſe donne mille maux réels; & que le déſir trop avide de multiplier ſes

jouiſſances, fait que bien ſouvent on ne jouit de rien.

Pour que l'unité de l'eſpèce que l'homme & la femme conſtituent conjointement, ne fût point équivoque, la nature a mis dans leur conſtitution toutes les reſſemblances qu'a pu comporter le ſexe particulier qui devoit les faire diſtinguer l'un de l'autre. Les mouvemens, les actions, les appétits, & les fonctions convenables à chaque ſexe devant être différens, il a fallu, pour que la conſtitution pût s'y adapter, qu'elle fût diverſement modifiée; & l'on a vu comment l'homme & la femme diffèrent entr'eux dans les choſes qui leur ſont communes. Mais il eſt des caractères qui leur ſont propres, &

ce ſont ceux qui tiennent aux organes particuliers qui déſignent le ſexe. Ici tout eſt tranchant, tout eſt marqué, & les organes avec leſquels la femme concourt au maintien de l'eſpèce, diffèrent totalement de ceux que l'homme y emploie. Des auteurs ont cru voir beaucoup de reſſemblance entre les parties génitales de la femme & celles de l'homme. Ils diſent que, ſi par la penſée on replie vers l'intérieur les organes qui ſe préſentent extérieurement dans l'homme, & qu'on les place dans le ſiége qu'occupent les parties plus cachées de la femme, ou qu'on amène du dedans au dehors, les organes de celle-ci, pour leur donner une poſition auſſi apparente que celle qu'ont les organes

du premier, on trouvera entr'eux une certaine conformité de ſtructure, & une analogie frappante. Ces auteurs ont ſans doute été ſéduits par des rapports faux, ou trop légérement examinés. La ſeule différence des fonctions de l'homme & de la femme dans l'œuvre importante de la génération, ſuffit pour éloigner toute idée de ſimilitude entre les organes, par le moyen deſquels chacun des deux ſexes y coopère. Il eſt aiſé de concevoir que des parties deſtinées à recevoir, ne devoient pas être faites comme celles dont la fonction eſt de donner; ſans compter que certaines fonctions étant propres à la femme, elles ont néceſſité chez elles des organes particuliers, ou des or-

ganes différens. Ainſi, de quelque manière qu'on enviſage, de quelque manière qu'on arrange ceux de l'homme, on n'y trouvera jamais rien qui puiſſe admettre, conſerver, & enfin produire au jour un nouvel être. Qu'on renverſe auſſi le ſiége & les fonctions des organes de la femme, il ſera encore moins aiſé d'y appercevoir quelque caractère qui indique en elle un ſexe actif & puiſſant. L'homme & la femme ſont donc deux individus qui, tenant à la même eſpèce par les traits généraux, diffèrent néanmoins par le ſexe; qui, deſtinés à remplir de concert un même objet, y portent des inſtrumens différens, ſelon la différente manière dont chacun doit y concourir.

La matrice eſt dans la femme l'organe dont les affections & les uſages ſont les plus connus. Elle eſt placée dans le baſſin, entre la veſſie & le dernier inteſtin. Dans les filles qui ne ſont point nubiles, elle eſt petite, dure, applatie, & ſa cavité contiendroit à peine une petite amande; mais, lorſque aux approches de la puberté la nature vient mettre cet organe en exercice, les humeurs qui y abordent & qui le pénètrent en changent la conſiſtance, le volume & les dimenſions; il devient plus mol, plus arrondi & plus grand. Le commerce des deux ſexes & ſes ſuites rendent encore ces rapports plus ſenſibles : mais le plus grand degré d'expanſion qu'il reçoive, eſt celui qu'il a

dans les derniers mois de la groſſeſſe.

Cet organe reſſemble aſſez à une poire creuſe ; la partie pointue qu'il préſente, & qu'on appelle le muſeau de la matrice, eſt percé par une ouverture tranverſale, & s'avance dans le vagin; & c'eſt par cette ouverture & par le vagin que l'enfant vient au monde, comme c'eſt par-là que l'amour a été lui donner l'être. L'extrémité oppoſée ou ſupérieure, s'appelle le fond de la matrice. C'eſt à ce fond que s'attache le *placenta*, ou cette eſpèce de gâteau formé d'un amas de vaiſſeaux unis par une ſubſtance muqueuſe, par lequel les enveloppes du fœtus adhèrent à la matrice.

Des parties latérales de la matrice, partent deux tuyaux appelés *trompes*

de Fallope, long de trois à quatre pouces, plus menus par le bout qui tient à la matrice, & plus évasés par l'extrémité qui touche aux ovaires ; ce qui a fait donner à celle-ci le nom de *pavillon*. L'usage de ces parties est encore fort problématique, ainsi que celui des ovaires.

Les ovaires sont deux corps ovales & applatis, placés à côté & près du fond de la matrice ; à laquelle ils tiennent par le ligament large & par un côté du pavillon des trompes ; adhérence qui cependant n'est pas assez forte pour les empêcher de flotter dans le bas-ventre. Ces corps sont alternativement appellés ovaires & testicules, selon le système qu'on adopte ; ovaires, lorsqu'on les re-

garde comme le réſervoir des œufs, & qu'on croit que l'embryon ſe forme dans un œuf ; teſticules, lorſque, regardant l'embryon comme le réſultat du mélange des ſemences de l'homme & de la femme, on les prend pour le réſervoir de la ſemence. Dans le premier cas, l'œuf fécondé par la liqueur prolifique du mâle, ſe détache de l'ovaire, & tombe dans le pavillon de la trompe de Fallope, qui, par le mouvement vermiculaire dont elle eſt douée, le conduit dans la cavité de la matrice : dans le ſecond cas, cette même trompe ſert de canal à la ſemence de la femme, pour la porter dans le même endroit, ſuppoſé que le fœtus ne ſe forme point dans les ovaires ou dans la trompe,

comme cela eſt quelquefois arrivé. C'eſt par ce conduit auſſi que la ſemence de l'homme, introduite dans la matrice, eſt ſuppoſée paſſer pour aller féconder l'œuf dans les ovaires, ou ſe combiner avec la ſemence de la femme.

Le vagin, la matrice, les trompes de Fallope & les ovaires, tiennent aux parties voiſines & adjacentes par la membrane commune qui tapiſſe tous les organes du bas-ventre, & leur aſſiette eſt encore affermie par leur union réciproque.

Ces différens organes, comme toutes les autres parties du corps, offrent des vaiſſeaux de différens genres, des artères, des veines, des vaiſſeaux lymphatiques. Les artères

qui fourniſſent le ſang à la matrice viennent des artères ſpermatiques & des hypogaſtriques, dont les dernières ramifications ſe rendent aux ramifications correſpondantes d'autant de veines qui portent les mêmes noms. Les vaiſſeaux lymphatiques, qui abſorbant les humeurs verſées dans les cavités, vont, à travers les détours du méſentère, ſe déboucher dans le réſervoir de *Pecquet*.

Les ovaires reçoivent le ſang des artères ſpermatiques, qui ſont celles qui le portent aux organes où s'élabore la ſemence de l'homme; & cela a paru à quelques auteurs un motif de plus pour donner aux premiers le nom de teſticules. Mais ces artères ne ſauroient être conſidérées ſous un

autre rapport que celui de vaiſſeaux deſtinés à apporter des matériaux, ſans influer ſur la manière dont la nature doit les mettre en œuvre. Le même ſang, dont la nature tire dans l'homme la liqueur ſéminale, pourroit bien, dans la femme, ſervir à des uſages différens; & l'identité de nom & de ſtructure de ces vaiſſeaux, eſt inſuffiſante pour prouver celle de fonctions des parties où ils ſe rendent dans les deux ſexes.

Toutes ces parties ſont, comme tous les organes deſtinés à exécuter de grands mouvemens, compoſées de différens ordres de fibres. Elles en offrent de tendineuſes & de muſculeuſes, diverſement diſpoſées, pour

que leur action puiſſe varier ſelon le beſoin.

Des parties qui doivent, dans la machine humaine, acquérir un aſcendant auſſi ſingulier que celui qu'ont les organes de la génération, dont la ſenſibilité doit, pour ainſi dire, ſubjuguer celle de toutes les autres parties, & devenir un centre dominant de mouvement & d'action, devoient être pourvues d'une grande quantité de nerfs. C'eſt ce qui a lieu par rapport aux parties que nous venons d'expoſer. Ces nerfs leur viennent des nerfs de la moëlle épinière, qui ſortent par les trous des vertèbres, des lombes, & de l'os *ſacrum*.

Si, de l'examen des organes internes, on paſſe à celui des parties

externes, on trouvera par-tout des différences qui ſont une ſuite de l'organiſation des premiers, & des uſages auxquels la nature les a deſtinés : on verra que des parties qui ſe trouvent dans un ſexe, ne ſe trouvent point dans l'autre ; que les parties extérieures de l'homme portent un caractère d'utilité ſenſible, au lieu que celles de la femme ſemblent n'être que de ſimples organes du plaiſir. Celles qui exiſtent dans les deux ſexes ſont totalement différentes : telles ſont les mamelles qui dans l'homme ſont à peine marquées ; il pourroit même ſe paſſer de cette eſquiſſe, puiſqu'il n'en tire aucun uſage. Le volume & la forme que cet organe a dans la femme, ſont viſiblement

relatifs à l'obligation naturelle qui lui eſt impoſée de nourrir les enfans.

C'eſt dans ces différences dans leſquelles la raiſon froide ne trouve qu'un objet d'utilité & qu'une ſimple convenance d'inſtrumens, que réſident cependant le lien invincible dont la nature ſe ſert pour rapprocher les deux ſexes, & cet attrait puiſſant qui les porte à s'unir. Nous ſommes excités à la conſervation de notre eſpèce par un ſentiment auſſi vif, auſſi involontaire que celui qui nous attache à la conſervation de notre individu. Des fonctions auſſi intéreſſantes ne devoient point dépendre des incertitudes d'une volonté capricieuſe; nous devions y être pouſſés

par un mouvement qui fit taire tous les autres intérêts devant celui-là. Chaque individu a bien en lui les moyens de ſe conſerver, mais non celui de ſe reproduire ; il a beſoin, pour remplir ce grand objet, du concours d'un autre individu qui lui reſſemble par ſon eſpèce, & qui ſoit différent par ſon ſexe. De ce beſoin naît la dépendance réciproque des deux ſexes. Auſſitôt qu'ils viennent à connoître leurs véritables rapports, il ne leur eſt plus permis de ſe regarder de ſang froid : l'un ne voit dans l'autre qu'un moyen de félicité, & que le complément de ſon être : ils s'élancent l'un vers l'autre avec une vivacité proportionnée à la force avec laquelle la nature leur parle en faveur de

l'eſpèce ; & pour s'enchaîner mutuellement, l'un emploie la prière, & l'autre un tendre artifice. Tel eſt le charme inconcevable attaché à la différence des ſexes, que ſi les déſirs naturels la font rechercher comme le terme où ils doivent ceſſer, elle ranime à ſon tour ces mêmes déſirs lorſqu'ils ſont éteints; elle leur ſert d'aliment, elle eſt encore un plaiſir, lorſque le premier de tous eſt évanoui. Le malheureux à qui un couteau fatal ſemble avoir rendu l'autre ſexe inutile, voit encore en lui, ſinon le bonheur, du moins un image du bonheur; il tourne en frémiſſant autour de ce phantôme, il s'attache à lui, il ne peut s'en ſéparer, & jouit au moins de ſes

tentatives, au défaut de la véritable jouiſſance (*).

(*) On pourroit nous dire que dans ce cas, le rapport inſtrumental n'exiſtant plus, ſon effet devroit auſſi ceſſer; & que les eunuques qui ſurvivent à leur nullité, dépoſent contre notre principe. On répond à cela, que l'impulſion primitive que nous recevons de la nature ne s'anéantit jamais, & ſubſiſte indépendamment des accidents que notre corps peut éprouver. Un homme qui a perdu une partie d'un bras, ne ceſſe de rapporter à la partie dont il eſt privé, les ſenſations que reçoit celle qui lui reſte. On peut nous priver de l'uſage de nos membres, mais non détruire la pente naturelle du principe qui les fait agir. Ainſi Origène, qui ſe trompa comme moraliſte, parce qu'en voulant détruire la ſource de ſes paſſions, il s'ôtoit le mérite de les vaincre, ne ſe trompa pas moins comme phyſicien,

Quelque porté qu'on ſoit à ſe faire illuſion ſur le principe de ces traits aigus qu'un ſexe éprouve à la vue de l'autre, on ne peut s'empêcher de reconnoître que ce principe n'eſt & ne peut être que la perception d'une certaine conformité de moyens, avec un beſoin preſſant à ſatisfaire. L'homme voit dans la femme, comme la femme dans l'homme, la ſeule

en employant un moyen inſuffiſant. On voit par-là combien pèche auſſi l'hypotheſe qui fait dériver le penchant à l'acte vénérien, des diverſes impreſſions de la liqueur ſéminale, de ſa quantité, de ſon âcreté : ces cauſes qui ne peuvent être qu'acceſſoires, ſont préciſément celles que les méchaniciens choiſiſſent toujours pour en faire la baſe de leurs explications. Quel diſcernement!

choſe au monde qui puiſſe changer ſes inquiétudes en plaiſirs. Il n'eſt pas ſurprenant qu'un intérêt auſſi vif que tendre les porte d'abord l'un vers l'autre, & que la paſſion les amenant par degrés à ſe prêter mutuellement une importance excluſive, ils en viennent enfin à ne voir qu'eux ſeuls dans toute la nature. Dans cet état, qui eſt le dernier période de l'amour, l'homme n'eſt plus un mortel, c'eſt un dieu, la femme eſt une divinité. L'imagination impétueuſe du premier accumule ſur-tout en faveur de l'autre toutes les perfections poſſibles; il s'égare délicieuſement dans les idées chimériques & myſtérieuſes du beau, pour élever l'objet de ſon délire: mais, lorſqu'après avoir fait un che-

min immenſe dans le pays des abſtractions, il arrive enfin à la réalité, il eſt peut être étonné de ſe trouver à côté du ſauvage ſtupide, ou de l'animal livré aux pures ſenſations.

La beauté, ce mobile puiſſant dont jamais mortel ſenſible ne prononça le nom ſans émotion, n'eſt donc aux yeux du philoſophe qui peut un moment échapper à ſes preſtiges (*),

(*) On ſait trop que la philoſophie ne met pas toujours à couvert de ſes traits. On dit que Démocrite, tyranniſé par la vue du ſexe, & ne pouvant plus ſupporter la forte impreſſion qu'elle lui faiſoit, prit le parti de ſe rendre aveugle. Je ſouhaiterois, pour l'honneur des dames, & pour d'autres raiſons, que le fait fût vrai. Cette victime ne dépareroit pas leur martyrologe.

& contempler d'un œil calme les bouleverſemens & les tempêtes qu'elle excite dans l'univers, qu'un ſimple rapport de moyens appropriés à un effet naturel; mais un rapport qui, ayant pour objet une néceſſité impérieuſe, doit à la paſſion humaine les traits ſéduiſans qui l'embelliſſent. Ce qui prouve que la beauté n'eſt point un être abſolu; mais une relation, c'eſt que ſi l'un des termes qui la compoſent vient à changer, la beauté ne ſubſiſte plus. Qu'un homme épris de l'amour le plus vif tombe malade, à mèſure qu'il s'éloigne de ſon état naturel il voit le charme qui le captivoit ſe diſſiper, les attraits enchanteurs qui l'avoient ſéduit perdre leur pouvoir, & la femme qui les

poſſédoit deſcendre au niveau de toutes les autres. S'il tient alors à elle, c'eſt par un autre genre de liens, tels que ceux de l'habitude ou de l'amitié. Cependant il ne s'eſt fait aucun changement en elle; lui ſeul a changé; le ſeul rapport qui réſultoit de leur première ſituation, eſt altéré; enfin elle n'eſt plus belle à ſes yeux, parce qu'il n'a plus de déſirs. Mais la beauté reprendra ſes droits, lorſque ces mêmes déſirs, renaiſſant avec la ſanté, feront éprouver derechef à l'homme l'illuſion flatteuſe que la maladie avoit ſuſpendue.

Il n'y a pas de beauté ſans fraîcheur: lorſque cette qualité manque, tous les autres agrémens ne frappent que foiblement, parce qu'un jugement

prompt & rapide que l'inſtinct nous ſuggère, nous avertit qu'une femme, dont l'individu ne préſente point tous les caractères d'une parfaite ſanté, eſt dans une diſpoſition peu favorable au plan de la nature, relativement au maintien de l'eſpèce.

Comme on n'eſt jamais plus avantageuſement diſpoſé pour cet objet que dans les premières années de la jeuneſſe & dans le temps de la puberté, il n'y a pas de femme qui ne plaiſe à cette époque; & La Chauſſée a dit avec raiſon :

A quinze ans on eſt du moins jolie.

Sa beauté alors eſt d'être femme : toute notre prévention, toutes nos idées conventionnelles ſur le beau, ne

ſauroient

ſauroient empêcher la femme qui n'en a point d'autre de briller alors un moment; & ſi ſon règne eſt court, c'eſt parce que des objets de comparaiſon, qui tirent tout leur prix du préjugé établi, viennent l'éclipſer, lorſqu'elle n'a plus l'avantage naturel & paſſager qui la ſoutenoit contre eux.

Les qualités qui ſont la beauté d'un ſexe défigureroient l'autre. Cet air mâle & ces traits bien prononcés dont l'homme tire ſon luſtre, feroient dans la femme une impreſſion déſagréable, parce qu'ils rendroient équivoque le vrai rapport dans lequel elle doit être avec lui. Une molle délicateſſe & des traits fins déplairoient dans l'homme, parce qu'ils choque-

roient le rôle auquel on s'attend de ſa part. Tout ce qui a un air de force ſéduit naturellement les femmes. Il eſt aiſé de s'en appercevoir par les qualités & l'état des perſonnes qui déterminent ordinairement leur choix. Il n'eſt pas étonnant que la foibleſſe cherche un appui contre les beſoins qui l'accompagnent, ou contre les dangers que la crainte lui fait imaginer.

La beauté ne varie pas ſeulement par rapport aux ſexes; elle eſt encore différente, ſelon les individus du même ſexe. Les mêmes choſes qui ſont capables d'enflammer l'un, refroidiſſent l'autre. Tous les jours on trouve des hommes qui, en avouant que telle femme eſt belle, parce qu'elle

réunit en elle tout ce qui forme le genre de beauté le plus généralement recherché, ſe décident cependant en faveur d'une autre femme dont les traits ſont moins réguliers.

Cette différence de goûts vient de ce que chacun a en lui-même un modèle avec lequel il compare les objets qui le frappent; & ce modèle varie ſelon qu'on eſt diſpoſé à mêler plus ou moins de moral au phyſique de l'amour, ou ſelon les images ſous leſquelles la volupté s'eſt offerte à nous pour la première fois. L'impulſion phyſique peut être ſi forte, qu'elle nous dérobe toutes les convenances morales, pour ne nous offrir que les objets matériels. Alors il peut arriver que dans ceux-ci même on ſacrifie

l'élégance à d'autres rapports plus intimement liés avec la vivacité des déſirs, ou avec le ſentiment qu'on a de ſa puiſſance. Au contraire, ceux en qui l'action de ces dernières cauſes eſt plus modérée, chercheront dans le moral un ſupplément aux plaiſirs de la nature : les qualités de l'ame, annoncées preſque toujours par les traits extérieurs de la figure (*), par la démarche, par le geſte, par le ſon de la voix, feront ſur eux une impreſſion d'autant plus vive, qu'elles auront plus d'analogie avec leur caractère.

Il en eſt de même des perſonnes dont le haſard ou des circonſtances

(*) Page 35.

particulières ont fixé le goût. Descartes disoit que toutes les femmes louches lui plaisoient, parce que la première femme qu'il avoit aimée étoit louche. La plupart de nos penchants n'ont pas d'autre principe que les premières impressions agréables que les objets nous ont fait éprouver; elles deviennent la règle à laquelle nous rapportons toutes celles que nous recevons dans la suite; de sorte qu'aussitôt que quelque nouvel objet vient réveiller ces impressions assoupies, l'ame se porte vers lui avec impétuosité, comme vers le seul bien qui lui convienne. C'est sans doute sur de pareils rapports que sont fondées ces passions subites & violentes que fait quelquefois naître le premier

aſpect d'une femme. Beaucoup de gens affectent d'y chercher du myſtère ; mais nous n'y trouvons rien qui ne ſoit facile à concevoir. On voit tous les jours des exemples de perſonnes dont l'ame ſe frappe fortement par rapport à quelque objet, ſoit en fait d'amour, ſoit en fait de répugnances. Dans le premier cas, elle ſe pénètre profondément de l'idée de certaines convenances qui l'ont émue : l'imagination ébranlée s'exerce enſuite ſur elles, les agrandit, les exagère, & parvient enfin à faire regarder le ſujet dans lequel elles réſident, comme unique dans toute la nature. La paſſion le repréſente à celui qu'elle enflamme comme la ſeule ſource de bonheur, & tous les hommes comme

autant de concurrens qui peuvent l'en écarter. Une ſeule main peut le rendre heureux, & mille autres comme lui peuvent la captiver. Le déſir donc croiſſant avec l'incertitude d'obtenir, & la crainte jointe à l'orgueil attiſant le feu de l'amour, donnent à ce dernier ſentiment cette énergie extraordinaire qu'il manifeſte quelquefois. C'eſt ainſi que, dans quelques eſpèces d'animaux, la fureur avec laquelle les mâles ſe portent à l'acte par lequel ces eſpèces ſe multiplient, eſt d'autant plus grande, que le nombre relatif des femelles eſt plus petit, & que l'intervalle du temps pendant lequel elles reçoivent les mâles eſt plus court.

Mais quelque forme que prenne

la paſſion, & quelque activité que lui donnent des circonſtances qui ne ſont point générales, elle a toujours pour objet un rapport dont l'utilité fait la baſe. Si on examine la plupart des attributs qui conſtituent la beauté, ſi la raiſon analyſe ce que l'inſtinct juge dans un clin-d'œil, on trouvera que ces attributs tiennent à des avantages réels pour l'eſpèce. Une taille légère, des mouvemens ſouples, d'où naît toujours la grâce, la fraîcheur & l'éclat, ſont des qualités qui plaiſent, parce qu'elles annoncent le bon état de l'individu qui les poſsède, & le plus grand degré d'aptitude aux fonctions qu'il doit remplir. Rien ne peut remplacer ces qualités; elles donnent du prix

à celles qui n'ont d'autre fondement que l'imagination & le caprice ; enfin elles ſeules ſont la beauté ; tout le reſte eſt vraiſemblablement arbitraire.

Ainſi les convenances qui caractériſent la beauté de la femme ne ſont point équivoques ; mais il faut obſerver que parmi ces convenances, celles qui tiennent à ſa conſtitution en général, ne nous frappent en elle, que parce qu'elles nous font bien augurer des convenances particulières, de celles qui tiennent plus immédiatement au ſexe. Ces dernières ſont le centre auquel toutes les autres aboutiſſent ; & le grand objet de la génération auquel la nature a ſi étroitement lié notre exiſtence, fait que

tout ce qui y a quelque rapport doit nous émouvoir puiſſamment.

De quelque manière que la nature eût pourvu à la conſervation de l'eſpèce, il n'eſt pas douteux qu'elle n'eût toujours trouvé le ſecret de nous y intéreſſer ; mais il ſemble que l'attrait qui naît de la variété des moyens que les ſexes y emploient, prête beaucoup de force à celui qui dérive de leur convenance. Un homme auroit peut-être moins de penchant pour une femme qui lui reſſembleroit davantage ; de ſorte que la curioſité paroît entrer pour quelque choſe dans le goût naturel qu'ils ont l'un pour l'autre. Cependant la différence qui la fait naître doit avoir des bornes ; ſi elle étoit extrême, & qu'elle allât

juſqu'à effacer le caractère commun qui les rend ſemblables à certains égards, elle nuiroit à l'objet même pour lequel elle eſt établie, parce qu'elle détruiroit cet intérêt qui unit les individus d'une même eſpèce. C'eſt ce qui fait ſans doute que les différentes eſpèces, irrévocablement renfermées dans leur ſphère, n'entreprennent point les unes ſous les autres; elles diffèrent trop pour ſe rechercher. Si le charme de la variété eſt un des moyens deſtinés à cimenter l'union des deux ſexes, l'abus des plaiſirs attachés à cette union détruiſant l'effet de cette variété, ramène quelquefois l'homme & la femme à une uniformité criminelle, à ce goût honteux qui les dégrade en trompant la nature,

qui fait que chacun d'eux cherche dans ſon propre ſexe des plaiſirs ſans but, & qui, pour être légitimes, doivent être partagés par tous les deux.

Aux convenances phyſiques que la nature à miſes dans la femme pour exciter l'homme à ſe rapprocher d'elle, elle a joint deux qualités morales qui quoique oppoſées par leurs effets, contribuent également à faire valoir les premières : ces qualités ſont la pudeur & la coquetterie. Elles ſont comme deux reſſorts qui agiſſent en ſens contraires. L'une tâche de faire naître des déſirs, que l'autre repouſſe, pour en augmenter l'activité, comme quelques gouttes d'eau redoublent celle de la flamme. L'une, par des amorces

amorces artificieuſes, engage le combat, que l'autre tâche de faire durer, pour rendre la victoire plus douce, & la défaite plus honorable. La coquetterie fait rechercher ce que la pudeur refuſe ; & l'infaillible effet de ces deux moyens ainſi combinés, eſt d'augmenter d'un côté le prix de l'objet qu'on défend, & de l'autre, l'ardeur de celui qui le pourſuit. Il eſt vraiſemblable auſſi que les déſirs, contenus quelque temps par les obſtacles que la pudeur leur oppoſe, n'en ſont que les plus propres à produire leur effet, & qu'un certain délai contribue à donner le degré convenable de préparation & de maturité aux matériaux que la nature doit employer dans la production d'un

nouvel être. C'eſt pourquoi M. de Monteſquieu a dit (*) avec raiſon, que ſe livrer à la débauche, qui a toujours été funeſte à la population, n'eſt point ſuivre les loix de la nature, mais les violer; & l'on ſait pourquoi Lycurgue vouloit que les hommes ne viſſent leurs femmes qu'à la dérobée.

La pudeur, dans un être intelligent comme l'homme, ne produit pas ſeulement l'effet d'une réſiſtance phyſique; elle fait encore naître en lui l'idée d'une vertu; & l'eſtime qui l'accompagne eſt alors un nouveau lien qui vient renforcer tous les autres. La diſſimulation, il eſt vrai, ſe

(*) *Eſprit des Loix, liv. 16, ch. 12.*

trouve dans les femmes à côté de cette vertu. Mais ceux qui déclament contre le caractère diſſimulé des femmes, ne ſavent ce qu'ils veulent ; car, vouloir que les femmes ne ſoient point diſſimulées, c'eſt demander une choſe impoſſible & même dangereuſe. Tant il eſt vrai que nos vices ne ſont ſouvent que des vertus outrées ! Une femme, en cachant ſes déſirs, les rend plus touchans, & acquiert un droit à l'eſtime qu'on accorde à ceux qui ſavent ſe vaincre. Mais le moyen que l'habitude de diſſimuler ſur une choſe ne diſpoſe pas à diſſimuler ſur d'autres choſes, & que le menſonge de la pudeur ne rende pas plus faciles tous les autres menſonges ? Cette honte aimable tire peut-être

ſa ſouree, dans les femmes, d'une certaine défiance de ſon propre mérite, & de la crainte de ſe trouver au-deſſous de ces mêmes déſirs dont elle eſt l'objet, & qu'elle tend à exciter. Il eſt du moins certain que ce ſentiment eſt plus difficile à vaincre dans les femmes qui ont quelques imperfections à cacher. Au ſurplus, quelle que ſoit la nature de ce ſentiment, il reſſemble à la modeſtie lorſqu'il réſiſte, & à la complaiſance, lorſqu'il cède.

La coquetterie eſt un autre ſentiment naturel, mais oppoſé à la pudeur; c'eſt un déſir vague de plaire & de captiver l'attention de tous les hommes, ſans ſe fixer à aucun. Ce ſentiment eſt ſi inhérent à la conſti-

tution de la femme, que rien ne peut l'effacer, & la maxime du duc de la Rochefoucault, que *les femmes peuvent moins ſurmonter leur coquetterie que leurs paſſions*, eſt une des vérités les plus exactes que la morale ait puiſées dans la nature de ce ſexe. La coquetterie eſt le caractère le plus permanent, & qui s'altère le moins dans la femme, & c'eſt par-là ſur-tout que la femme eſt plus conſtamment femme que l'homme n'eſt homme. Ce penchant eſt tellement identifié avec elle, qu'il peut ſe confondre avec l'inſtinct. Cela eſt ſi vrai que le goût de la parure qui en eſt une ſuite, qui ne quitte jamais la femme, eſt indépendant des circonſtances où elle peut ſe trouver; de ſorte que le ſoin

de ſe parer n'eſt pas même toujours chez elles la ſuite d'un projet réfléchi. Il y a telle femme qui ne ſort preſque jamais, & qui, ſans recevoir des viſites, n'en perd pas moins tous les jours deux ou trois heures à ſa toilette. Au défaut d'objets étrangers, elle a beſoin de ſe plaire à elle-même. Dans ce cas, elle aime à contempler ſes charmes, par la même raiſon qu'un avare aime à compter ſon or, elle ſe rend compte de l'état de ſes forces & de ſes reſſources; & ſi elle n'en fait pas actuellement uſage, elle a du moins le plaiſir de s'aſſurer qu'elle eſt en état de faire face à tout en cas de beſoin.

L'inſtinct de la coquetterie pourroit bien tenir à ce caractère mobile qui

naît de l'extrême ſenſibilité des organes de la femme, comme la pudeur tient ſans doute à la timidité qui dérive de leur foibleſſe (*). La perfection de la femme exige qu'elle ſoit préciſément telle que Virgile dépeint Galatée, coquette & timide (**), & que ces deux ſentimens ſe contrebalancent & ſoient retenus l'un par l'autre dans certaines bornes. Lorſque l'un acquiert trop de force, l'autre ſe relâche dans la même proportion. La coquetterie, continuellement irritée par les ſuggeſtions dangereuſes de la vanité dont elle prend tôt ou tard le caractère,

(*) Page 34.

(**) *Malo me Galatea petit laſciva puella;*
Et fugit ad ſalices, & ſe cupit ante videri.

tandis que la pudeur ne ſe nourrit que de privations pénibles, doit à la longue l'emporter ſur celle-ci, & finir par envahir ſes droits. Cette dépravation eſt & doit être plus commune dans tous les lieux où les occaſions multipliées, la rivalité, l'exemple, les tentations de l'amour-propre, réveillent continuellement la coquetterie, & l'excitent à ſe délivrer d'une contrainte importune par le ſacrifice de la pudeur. Dans ces lieux où l'amour ne ſert guère que de voile à l'intérêt & à l'orgueil, la coquetterie ſera extrême & la pudeur nulle.

Mais en ſuppoſant que tout reſte dans l'ordre, & que la coquetterie, bien loin de s'écarter de l'inſtitution de la nature, ſe borne au contraire

à en remplir les vues, elle contribuera beaucoup aux douceurs & aux agrémens de la vie, ſur-tout dans les pays où les femmes vivent avec les hommes, & n'en ſont point ſéparées par les barrières que la jalouſie orientale met entr'eux. Libres d'y donner l'eſſor à leur goût naturel pour tout ce qui peut augmenter leurs attraits, elles cultiveront avec fruit les arts agréables, ſans être tentées d'en abuſer; s'exerceront à tirer de la parure des reſſources qui ſont peut-être encore plus néceſſaires que frivoles (*); s'attacheront à acquérir

(*) Il n'eſt pas douteux que le goût modéré de la parure n'ajoute aux autres moyens de plaire. La beauté réſidant dans des objets matériels & dans une forme déterminée, il doit

des grâces qui, pour ſe trouver quelquefois alliées avec le vice, n'en ſont

y avoir un art, indépendant de l'opinion & de la mode, de les préſenter avec avantage, en employant des accompagnemens étrangers qui les faſſent ſortir, comme dans un tableau certaines figures ſervent à donner du relief aux autres. Il y a ſur-tout un principe phyſique d'agrément dans la diſtribution des couleurs : outre qu'elles relèvent l'eclat du teint par des oppoſitions bien ménagées, elles produiſent ſur l'organe de la vue un ébranlement agréable qui nous diſpoſe favorablement pour la perſonne qu'elles parent. Voilà pourquoi il y a des gens excluſivement attachés à certaines couleurs plus analogues que d'autres à leur organiſation. L'or, l'argent & les diamants ne produiſent pas ſi bien cet heureux effet, & ſemblent plus propres à annoncer l'opulence, qu'à rehauſſer les charmes de la femme qui les étale.

pas plus incompatibles avec la ſa-geſſe ; & répandront une émulation générale de plaire, qui donnera néceſſairement à la ſociété un aſpect plus riant & plus animé. Si les agrémens du corps attirent, ceux de l'eſprit fixent & enchaînent : les femmes y auront donc auſſi l'eſprit plus exercé ; la néceſſité de provoquer & de repouſſer les attaques continuelles des hommes, & de prendre par conſéquent toutes les formes & tous les tons, ſelon les circonſtances, le rendra en elles plus ſubtil, plus pénétrant, plus étendu, & par la même raiſon plus agréable. Comme, parmi des êtres ſociables, le bonheur qu'un ſexe attend de l'autre dépend de certaines qualités morales qui en aſſurent

la durée, les femmes feront leurs efforts pour les acquérir, & impoſeront aux hommes, par leurs exemples, l'obligation de les avoir ; de ſorte qu'en travaillant les uns & les autres à ſe rendre heureux, ils ſe trouveront néceſſités à devenir meilleurs. Enfin, comme la vertu qui honore le plus les femmes, parce qu'elle eſt la plus propre à calmer les inquiétudes des hommes, eſt un moyen des plus puiſſans pour plaire, il pourra bien arriver qu'elles ſoient quelquefois vertueuſes par coquetterie.

Tels ſont les moyens ſur leſquels la nature a établi ſon plan ; telles ſont les meſures qu'elle a jugé à propos de prendre pour parvenir à ſes fins. Ce ſyſtême n'eſt réduit en

acte que lorſque la femme touche à l'âge de puberté. Alors il s'ouvre en elle une nouvelle fonction qui n'augmente pas ſes agrémens, mais qui les ſoutient, & ne les éclipſe un moment que pour les faire enſuite mieux briller, comme un orage rend ſouvent l'air plus pur & plus ſerein. Telle eſt l'organiſation de la femme. Il me reſte à examiner la nature des fonctions qui lui ſont propres, qui déterminent la nature de ſes devoirs, de ſes occupations, en un mot, le rang qu'elle tient dans l'eſpèce, & celui qu'elle doit avoir dans la ſociété.

Fin du Tome premier.